

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

A. P. G. Roy

LE CYCLOGRAMMA

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des TONIQUES et des STIMULANTS

Rend la SANTÉ, la FORCE, l'ÉNERGIE, la VITALITÉ.



Vin Mariani est le tonique le plus actif que nous possédons et le seul qui n'échauffe pas. J'ai ordonné ce reconstituant magistral depuis 25 ans avec satisfaction, à moi-même et à mes patients.

Prof. CHAS FAUVEL, M. D., Paris, France

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal,
Seuls Agents au Canada

VOL. IV - NO. 4

Samedi, le 1^{er} Mai 1897

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,

Montreal.

5 CTS
LE NUMERO

\$1,000

DE RECOMPENSE offertes pour un sirop plus agréable au goût et qui guérira la

TOUX, LES RHUMES, l'ASTHME, plus rapidement que le



Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

ROY et BOIRE DRUG Co., Propriétaires

Efficace pour maladies pulmonaires

Manchester, N. H., 16 Jan. 1893.

Roy et Boire Drug Co., Messieurs :—Ayant fait usage du Menthol cough Syrup, fabriqué par Roy et Boire Drug Co., je puis le recommander comme très efficace dans les affections pulmonaires et brochiques.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries : P. G. LABERGE, M. D., 1137 rue Elm
25 cts la bouteille

R. BEAUGRAND et Cie.

AGENTS GENERAUX pour le CANADA

222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

LE CYCLORAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes, Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des journaux illustrés du Canada.

ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25

Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils

Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication concernant ce journal :

Le CYCLORAMA UNIVERSEL

Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

Un mot au public = = =

Nous venons annoncer aux fidèles lecteurs du **CYCLORAMA UNIVERSEL** que cette publication a changé de propriétaires et qu'elle appartient présentement à l'importante maison de librairie

⇒ C. O. BEAUCHEMIN & FILS, ⇐

Editeurs bien connus de Montréal.

C'est avec plaisir que nous donnons cette nouvelle d'un changement qui ne pourra qu'être bien accueilli de tous nos lecteurs et amis, parce que sous la vigoureuse impulsion que vont lui donner les nouveaux propriétaires, le **Cyclorama Universel** ne pourra que gagner en intérêt, devenir de plus en plus attrayant pour tous et jouir d'une vogue aussi grande que méritée.

MM. Beauchemin & Fils n'ont acquis le contrôle du **Cyclorama Universel** qu'avec l'intention de lui faire prendre tout l'essor qui convient au caractère particulier que lui ont donné ses promoteurs dès le début, et qui permet d'aborder les genres les plus populaires de l'histoire, de la littérature et de l'actualité. C'est assez dire qu'on va continuer d'en faire le meilleur comme le moins cher des journaux illustrés du Canada, et pour cela le concours de l'ancienne direction leur est assuré.

Les lecteurs auront de plus l'avantage d'être tenus au courant des nouveautés dans la librairie par de courtes et intéressantes notices sur les nouveaux ouvrages parus.

En remerciant nos amis et lecteurs pour le patronage constant qui nous a été accordé jusqu'à présent, nous en sollicitons la continuation en faveur de la nouvelle administration et nous nous retirons satisfait de la brillante perspective que l'avenir ne saurait manquer de réserver au

CYCLORAMA UNIVERSEL.

MONTREAL, 24 avril 1897.



BEAUX-ARTS — UN CONDOTTIERE

LE MONSIEUR DU FISC



Le meilleur collecteur de taxes, en Irlande, et dans d'autres pays.

Les bas et les mouchoirs ne sont pas très anciens. On prétend qu'Henri II fut le premier qui porta des bas de soie en France. Quant aux mouchoirs, ils n'étaient pas alors d'un usage très fréquent, bien qu'on ait conservé des garnitures en fil d'or ayant orné les mouchoirs de Catherine de Médicis. Mais la plupart du temps, on en était réduit à s'essuyer le nez avec sa manche.

Remarque assez curieuse ; c'est pour corriger les soldats prussiens de cette habitude, que Frédéric le Grand fit placer, sur les parements des manches de l'uniforme, les trois boutons de métal qui y sont encore aujourd'hui et qu'on ne s'expliquerait pas autrement.

Il y a dans le cœur humain deux mesures : l'une pour le plaisir, l'autre pour la douleur, qui se vident et se remplissent alternativement.

Mme DE MAINTENON.

Après boire.
Un pochard s'accroche désespérément au bras de son ami :

— Et surtout, implore-t-il d'une voix pâteuse, ne me remue pas trop ; sans ça, tu vas me répandre !...

UN PORC QUI PIQUE... UNE TÊTE

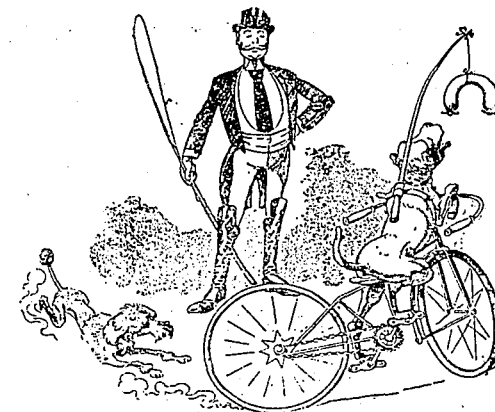


SCENE I — La lecture rompt-elle la tête ?



SCENE II — Ici c'est la tête qui rompt la lecture !

HABILE DRESSAGE



Sans attacher ses chiens avec des saucisses, on peut bien se servir de ce comestible comme appât pour en faire des vélocipédistes.

C'est instantané

Infailible contre les rhumes, toux, bronchites. Soulagement instantané avec le **Baume rhumal**. Guérison certaine.

Bévue d'un relieur.

Un relieur de province rapportait une quantité de livres que la bibliothèque communale l'avait chargé de couvrir décentement.

— Regardez-moi ça comme c'est travaillé, dit-il au conservateur, est-ce assez fini ?

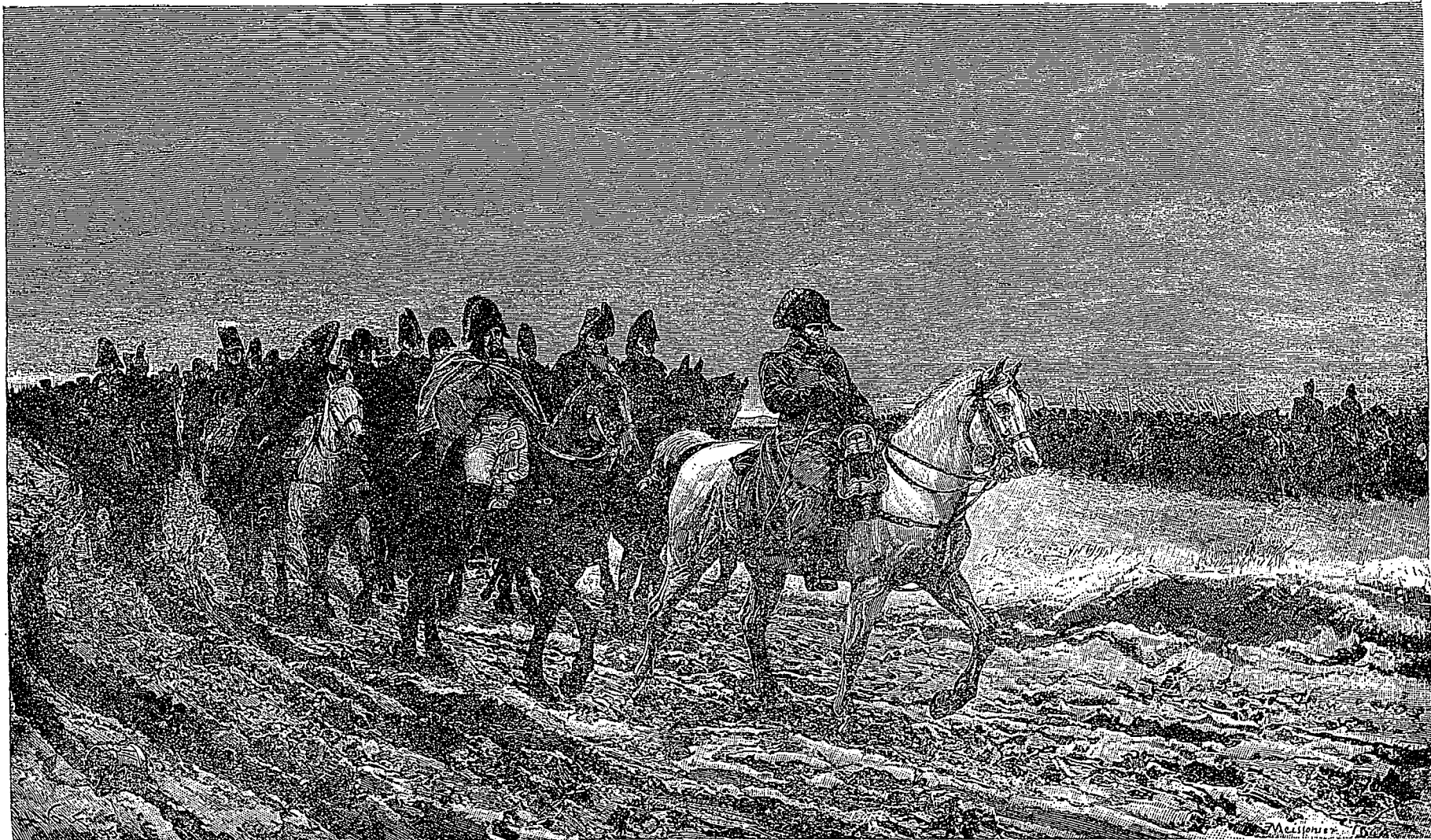
— Très bien, répond le conservateur avec satisfaction, très bien !

Mais tout à coup il pâlit, ses cheveux se dressent sur son crâne de bibliothécaire, il vient d'apercevoir les œuvres complète de Brantôme portant sur chaque volume la désignation suivante :

Bran Tome I.
Bran Tome II.
Bran Tome III.

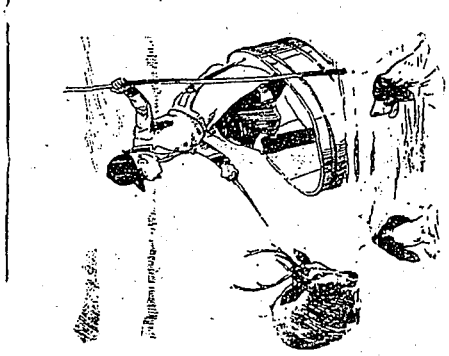
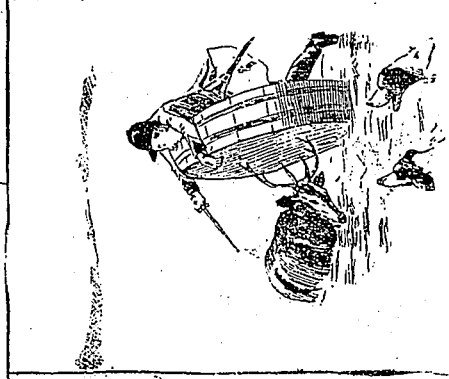
On ne se pardonne pas de n'être rien.

C. DE VIREMONT.



HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLÉON — 1814 — CAMPAGNE DE FRANCE

UNE HISTOIRE SANS PAROLES



LA CHASSE AU CERF — UN BATLEAU

BEAUX-ARTS



LA CLEF DU BOUDOIR OUVRÉ BIEN DES SECRETS

L'ÉQUIPAGE DU FRAM



BERNHARD NORDAHL, électricien

VERS LE POLE

Au début de la relation de son expédition vers le pôle, Nansen s'exprime ainsi : "Nos ancêtres, les vieux Vikings, furent les premiers explorateurs des régions arctiques."

De l'époque des Vikings à celle de Nansen il y a loin, et, dans l'intervalle, les tentatives les plus variées furent faites pour ravir aux banquises polaires leur secret. Ce n'est pourtant qu'au cours de ce siècle qu'ont été atteintes les hautes latitudes, et que s'est rétréci, autour de l'extrémité septentrionale de l'axe de notre globe, le cercle des régions inexplorées.

De toutes les expéditions polaires, la plus désastreuse a été incontestablement celle de la *Jeannette*. C'est cependant celle-là que Nansen se proposait de prendre comme modèle, du moins quant à la direction à suivre.

En effet, trois ans après la perte de la *Jeannette*, une découverte assez inattendue avait été faite sur la côte sud-ouest du Groenland, près de Julianehaab, par des Esquimaux.

Hâtons-nous de dire qu'il ne s'agissait de rien moins que d'épaves du navire perdu en 1881 près des îles de la Nouvelle Sibérie, ou, plus exactement, d'objets provenant de ce navire : une liste de provisions, signée du nom du capitaine De Long, qui commandait la *Jeannette* : une paire de culottes de toile cirée, marquées "Louis Noros," nom d'un des membres survivants de l'équipage un fragment de coiffure, marqué au nom d'un autre des survivants ; enfin le rôle des canots de la *Jeannette*.

L'authenticité de la trouvaille des Esquimaux de Julianehaab a, il est vrai, été contestée. Si ces épaves sont apocryphes, il faut convenir que la mystification



IVAR MOGSTAD, matelot

aura eu pour la science des conséquences singulièrement heureuses, puisqu'on lui doit le glorieux voyage de Nansen.

C'était en 1884. Le professeur Mohn, de Christiana, écrivit aussitôt dans un journal norvégien, le *Morgenblad*, un article consacré à la découverte de Julianehaab, — article dans lequel il émit l'hypothèse que les épaves de la *Jeannette*, avaient dû traverser l'océan arctique de Sibérie dans la direction du nord ouest, puis passer entre le Spitzberg et le pôle pour redescendre ensuite

au sud, le long de la côte orientale du Groenland. En l'état de nos connaissances hydrographiques, c'était le seul itinéraire plausible.

L'article du professeur Mohn fut pour Nansen un trait de lumière. Le plan audacieux, insensé, qu'il ne devait exécuter que neuf ans après, avait, dès ce jour, jailli dans son cerveau. Pendant six ans, il rumina hypothèse et projet ; accumula, moins pour se convaincre lui-même — son siège était fait — que pour convaincre ses compatriotes, de nombreuses preuves scientifiques, trop compliquées pour être exposées ici, à l'appui de son rêve, jusqu'à ce qu'enfin, au retour d'une expédition au Groenland, il se décidât, au commencement de 1890, à venir faire part ouvertement de son ambition à la Société de Géographie de Christiania.

Il n'y a de bonne recette pour trouver le bonheur que de prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont, et d'être bien avec soi-même.

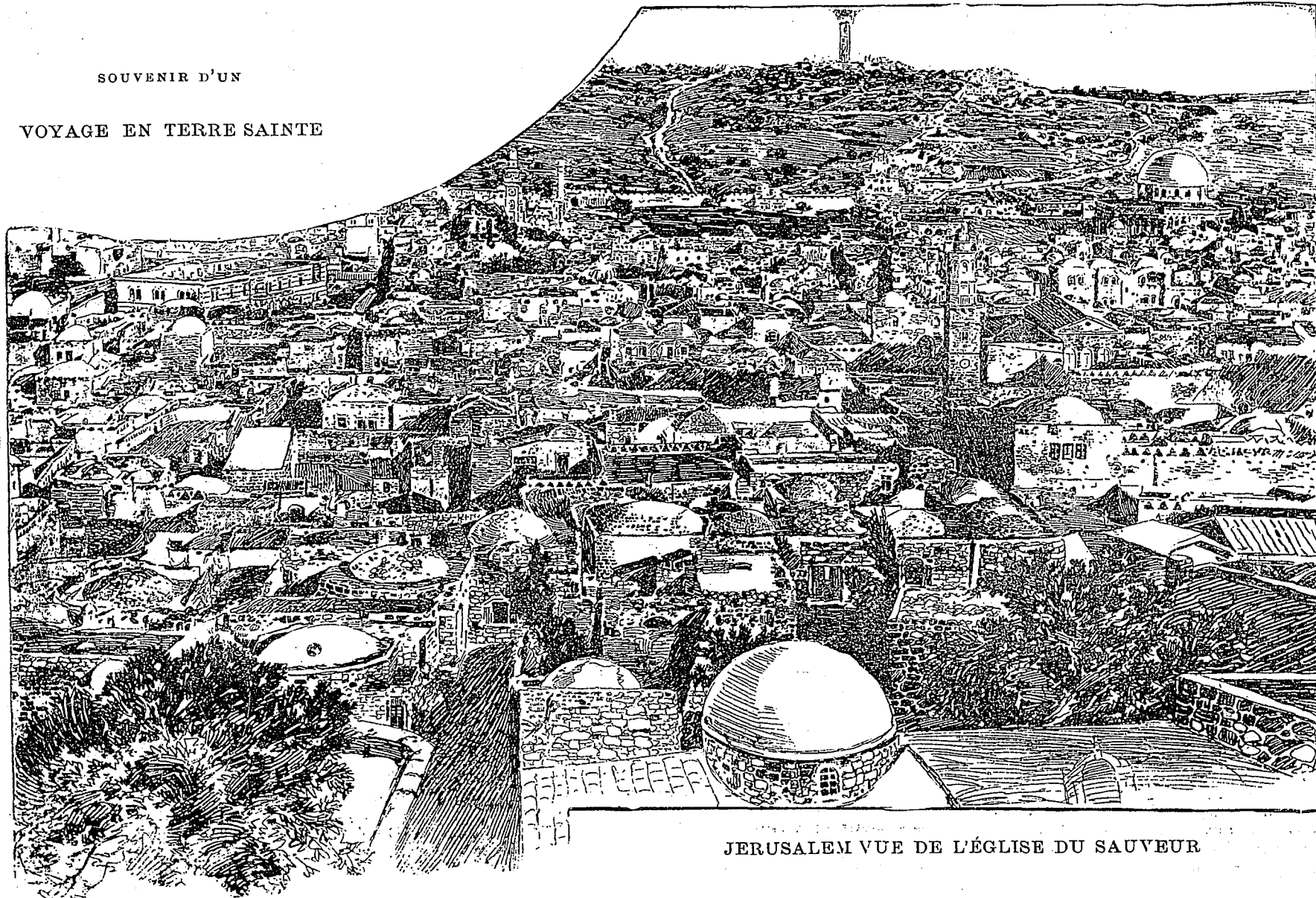
Mme DU DEFFAND.

Ce qui crée de la vie est supérieur à ce qui en détruit.
MELCHIOR DE VOGUÉ.



BERNT BENTZEN, matelot

SOUVENIR D'UN
VOYAGE EN TERRE SAINTE



JERUSALEM VUE DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR

L'été dernier, une vieille dame reçut la permission de visiter le vaisseau-amiral de Nelson : *La victoire*. Différents objets d'intérêts lui furent montrés. En arrivant près de l'endroit où le grand héros naval fut blessé (et qui par parenthèse est marqué par une plaque de cuivre fixé perpendiculairement au pont) ; c'est ici, lui fit observer l'officier de marine, que tomba Nelson.

— Ce n'est pas étonnant, s'écria la vieille dame, j'ai bien failli tomber moi-même.

L'HABITUDE EN ETAIT CAUSE



“Quatre, de bière, s. v. p.— je veux dire quatre places pour Longueuil.”

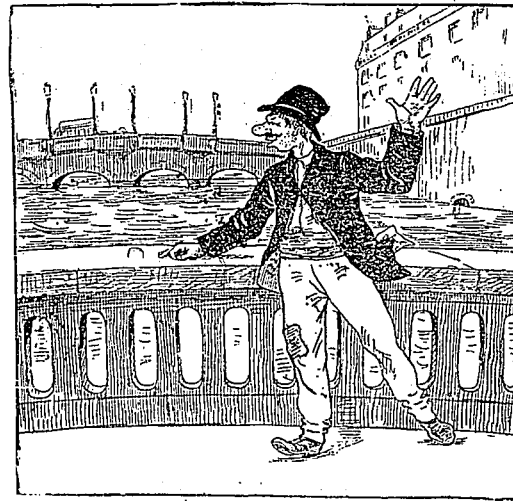
J'ai un de mes amis qui, depuis son voyage en Amérique, a pris l'habitude de donner des poignées de main, tenant la vôtre dans la sienne comme dans un étau, et la secouant avec force. Un jour, il rencontra un garçon de douze ans, fils de son voisin, et lui donna une poignée de main :

— Mon petit ami, dit-il, j'espère que vous allez bien.

L'enfant, les larmes aux yeux, lui répondit :

— J'allais très bien jusqu'au moment où vous m'avez donné une poignée de main.

CORRIGEONS-NOUS



“Moi, je préfère le crû à la crue.”

PAS LES AFFAIRES DE GRÈCE



— Hello ! vas-tu à l'exposition de bestiaux ?

— Non, merci. Je puis voir assez de bêtes grasses sans courir aussi loin...

La proéminence au bas du derrière de la tête indique l'amour filial, expliquait un savant. Maintenant, vous observerez, continua-t-il, palpant la tête de l'enfant sur l'estrade, que cette proéminence chez le sujet est excessivement développée. Elle indique que cet enfant aime et révère ses parents à un degré extraordinaire. N'est-ce pas mon ami ?

— Non.

— Quoi ! Vous n'aimez pas vos parents ?

— Je chéris ma mère, reprit l'enfant. Mais je n'ai pas grand amour pour papa ; cette bosse que vous palpez, c'est lui qui me l'a faite, l'autre soir, avec une baguette.



Charcutier (devenu riche à l'institutrice de son fils)
— Voilà plusieurs fois, mademoiselle, que je vous surprends à citer des exemples de héros à mon fils et ce sont toujours des Romains et des Grecs dont vous parlez. Comment voulez-vous que cet enfant ait du respect pour son père. Dorénavant, vous choisirez vos héros dans mon métier.

Grand succès

Dans le traitement de la coqueluche, les mères de famille emploieront, avec succès le **Baume rhumal**, recommandé par tous les médecins. Seulement 25 cents.

NOUVEAUTÉS DE LA MODE



CHAPEAU DE VISITES

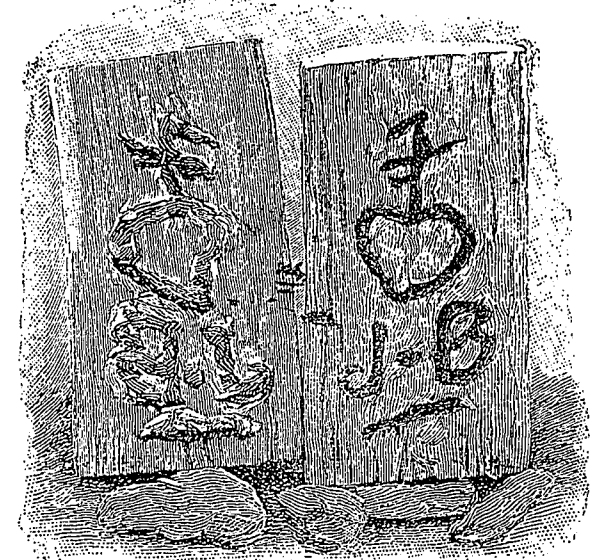
Ce joli chapeau habillé, de forme " polichinelle " avec une corne de chaque côté, est en jais noir et la garniture en ruban de taffetas " rose roi."

ROBE DE VISITES

Cette robe est en taffetas uni gris. Jupe garnie de deux rangs de dentelle très rousse et remontant en tablier. Corsage plat avec la semblable dentelle formant revers. Jabot de mousseline de soie grise plissée. Manches plates. Chapeau Paméla en paille grise bordé de velours noir. Garniture de taffetas rose et d'aigrettes.



ROBE DE VISITES



LES BOIS HANTÉS

Entre Villette et Feuguerolle (Eure) se trouve une rangée de hêtres séculaires qui viennent d'être livrés à la hache du bûcheron. Un des scieurs, remarquant que sa scie s'arrêtait en un point, voulut savoir pourquoi et il recommença son opération un peu plus loin, puis fendit la bille dans le sens de la longueur. Un spectacle curieux l'attendait : sur la tige séparée, il vit une croix avec deux lettres, J. et B ; à côté, un cœur ; le tout apparaissant en relief sur une partie et en creux sur l'autre. L'arbre avait environ 56 centimètres (23 pouces) de diamètre, et le dessin se trouvait à peu près à 19 cent. (7½ pes) de profondeur.

Les améliorations ne peuvent s'obtenir, dans l'ordre administratif ou dans l'ordre politique, que par l'effort continu, lent, obstiné.

EDOUARD LOCKROY.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE



Dans le cas présent c'est plutôt Lemoine "qui fait" l'habit.

Dubois lui passe son habit pour qu'il le fasse réparer chez un tailleur, et Lemoine s'empresse de l'engager chez un prêteur et d'en gaspiller le produit.

La leçon de calcul :

— Combien ces brioches, madame ?

Je vous en donnerai six pour cinq sous, mon petit ami.

— Ah ! six pour cinq sous... Ça fait alors cinq pour quatre sous, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un, une pour rien... Eh bien ! je n'en prends que une !... Au revoir, madame !

Un matin, M. X... envoie sa bonne chercher vingt-cinq centigrammes de sulfate de quinine et de salsepareille.

Savez-vous ce que la malheureuse a demandé au pharmacien ?

Vingt cinq centigrammes de surface d'équilibre et deux sous de saleté pareille !

On avait expliqué à la jeune Louissette, pendant le catéchisme, que Dieu pardonnait les péchés dont on se repentait

— Maman, dit Louissette, qui depuis une heure était plongée dans une réflexion profonde : si le diable se repentait, est-ce que Dieu lui pardonnerait ? retournerait-il au ciel ? Et alors qu'est-ce qui serait le diable ?

Un professeur d'une université étrangère a tué, d'un coup de pistolet, un étudiant, l'autre jour.

Il en était arrivé à cette conclusion que c'était le seul moyen de lui mettre quelque chose dans la tête.

Paris à ses provinciaux, la province à ses Parisiens.

ATTIRÉ PAR LA CURIOSITÉ



Le ministre — Été en prison ? cher, cher ! n'avez-vous pas honte de mériter cela ?

Brindouillard — Il n'y a pas de "mérite" à cela ; j'y suis allé comme visiteur !

DANS QUEL BUT



" Je suis bien contente que François se marie avec vous ! j'ai toujours senti qu'il avait besoin d'un but devant lui dans la vie."

Dialogue avec un pêcheur :

— Prenez-vous beaucoup de poisson ? dit un passant.

— Ça dépend du propriétaire de l'étang.

— Comment ?

— Oui, il défend parfois de pêcher.

— Alors, quand on empêche, on n'en pêche pas, et quand on n'empêche pas, on en pêche !

Le Baume Rhumal

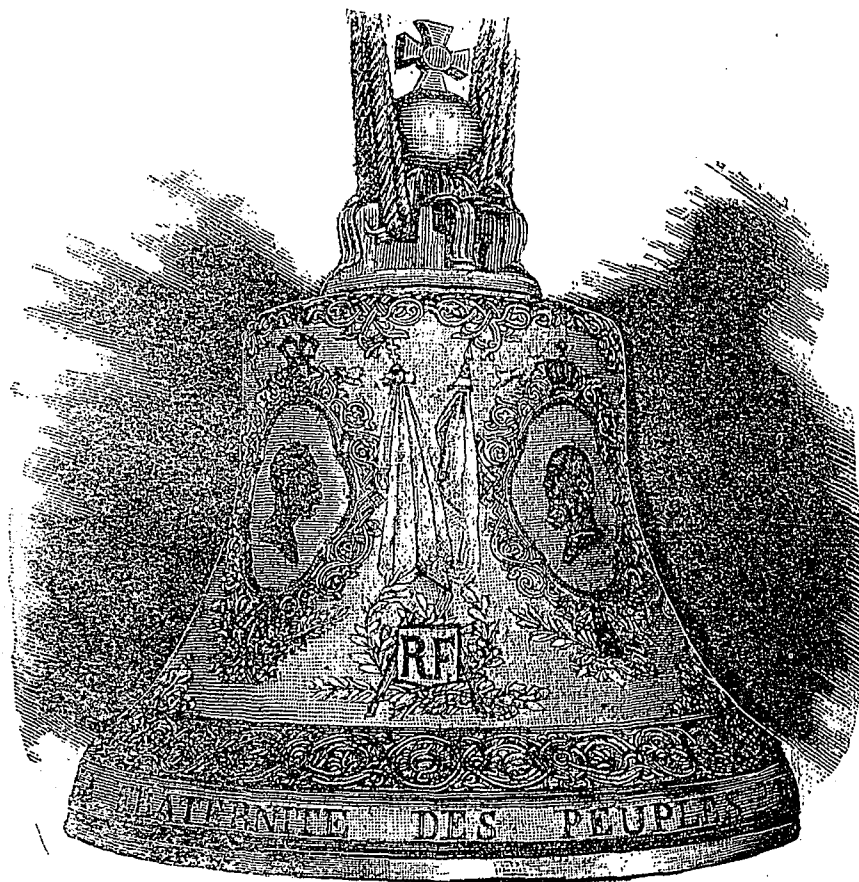
Que de souffrances, que d'ennuis on s'éviterait en prenant quelques doses de **Baume Rhumal** au premier symptôme de grippe. Remède actif, sûr, et sans rival.

L'enseignement est une vocation : on devient lettré, savant, on naît instituteur.

G.-M. VALTOUR.



UNE DEVINETTE A LA PLUME — TROUVER LE PROFIL DE GLADSTONE



LA CLOCHE RUSSE DE CHATELLERAULT

Cette cloche a été offerte par Sa Majesté Nicolas II, empereur de Russie, à l'Eglise Saint-Jean l'Evangeliste de la ville de Châtellerault, où elle arriva vers la fin de mars.

Elle a été coulée à la fonderie Orloff, aux environs de Saint-Petersbourg, et mesure 2^m,75 de hauteur sur 2^m,50 de diamètre et pèse environ 2,620 kilos. Le bronze dont elle est faite est entièrement argenté sur la surface extérieure. Les quatre médaillons en relief représentent les effigies d'Alexandre III, de Nicolas II, des présidents Carnot et Félix Faure ; les ornements et attributs, la boule et la croix du sommet, les anses pour la suspension, ainsi que les inscriptions, sont dorés.

Voici le texte de ces inscriptions : " Don de sa Majesté Nicolas II, empereur de toutes

les Russies, à l'église de Saint-Jean l'Évangéliste de la ville de Châtellerault. "Sonnez la paix et la fraternité des peuples." 2 novembre 1894.

"1896.— Baptisée par Mgr H. Pelgé, évêque de Poitiers. Au baptême reçu le nom : Alexandre-Nicolas. Curé de la paroisse : M. Sincère Guérin."

Ce cadeau impérial est un fort beau spécimen d'art.

IL AVAIT DE L'EXPERIENCE



" Ah ! mon garçon, la femme n'est pas bonne — surtout comme épouse ! J'en ai enterré trois, moi, et je dois en savoir quelque chose, hein ?... "

Mme Tranchant (*d'un ton de reproche*). — Le déjeuner est très en retard aujourd'hui, Marie. J'ai remarqué que vous aviez de la compagnie, hier au soir, à la cuisine, et qu'il était minuit avant que vous terminassiez la séance.

Marie. — Oui, Madame. J'ai remarqué que vous étiez éveillée ; car je vous ai entendue allant de ci de là dans l'appartement. Alors je me suis dit que vous auriez besoin de vous reposer ce matin et je n'ai pas voulu vous déranger de trop bonne heure pour le déjeuner.

L'aplu grande preuve qu'un homme puisse donner de sa propre petitesse, c'est de ne pas croire aux grands hommes :

THOMAS CARLYLE

Nouveau locataire dans une pension de famille. — J'ai trouvé quelque chose dans ma chambre à coucher, la nuit dernière.

La propriétaire (*avec indignation*) — En vérité, monsieur, vous n'avez rien trouvé de ce genre ; si vous avez trouvé quelque chose, c'est que vous l'avez apporté avec vous. Il n'y a rien de pareil dans la maison.

— J'en suis bien aise, dit le locataire, car c'est un louis que j'ai trouvé.

Le cœur donne de l'esprit et l'esprit ne donne point de cœur.

ANATOLE FRANCE.

LAISSER SORTIR LE CHAT



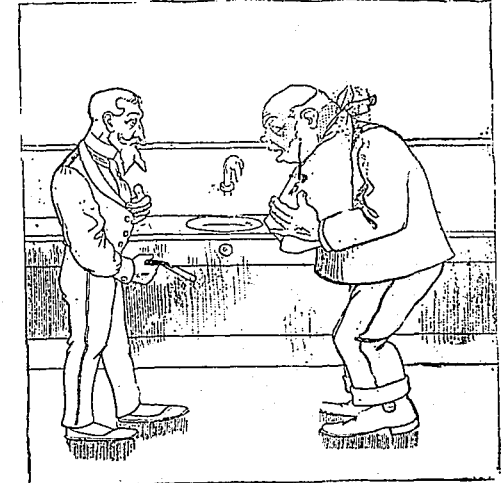
— Charles, ces poissons que tu as apportés de la pêche, hier, sont déjà gâtés !

Charles, sans réfléchir — Alors ce marchand de poissons n'est qu'une canaille !...

Le mendiant (*d'un ton à faire pitié*). — Ah ! monsieur, monsieur ! faites-moi la charité. J'ai très, très, très faim !

Le monsieur (*qui est atteint de dyspepsie, d'un air sauvage*). — Ayez au moins la décence de garder votre bonheur pour vous-même. Je n'ai pas eu d'appétit depuis des années.

CHEZ LE BARBIER



— Je suis vraiment désolé, Monsieur, mais il n'y a pas de ma faute ; vous aviez un bouton et...

— Et vous avez cru bien faire en faisant une boutonnière !

Cela dépend de vous

Voulez-vous guérir votre rhume ? Prenez du **Baume Rhumal**, le célèbre spécifique français, le guérisseur par excellence des maladies de poitrine.

Mme Berlurot à son mari :

— Deux heures du matin !... c'est à cette heure que tu rentres ?

— Qu'est-ce que tu veux ? tous les cafés sont fermés !



MISTASSINI — VUE GÉNÉRALE DE L'ÉTABLISSEMENT DES TRAPPISTES

AU PERIL DE LA VIE

Le Rév. M. Charlebois, temporairement à la desserte de la paroisse de Cantley, comté d'Ottawa, a vu la mort de bien près, à la fin de mars, dans l'exercice de son ministère. Il se rendait à un chantier, près de Wakefield, pour permettre aux bucherons de faire leurs pâques, et celui qui le conduisait prit la route du Lac Damné comme étant la plus courte. Mais la voie la plus courte n'est pas toujours la meilleure, surtout sur un lac dont la réputation ne se dément pas.

Notre dessin fait voir la triste mésaventure qui est survenue. Tout à coup, au milieu du Lac Damné, la glace a cédé sous le poids du cheval et de la voiture, et les occupants se sont trouvés dans l'eau glacée. M. Charlebois, ayant à la main le sac de voyage contenant les espèces eucharistiques, fit des efforts désespérés pour sortir du perfide élément et reprendre pied sur la glace solide ; mais il s'épuisa en vains efforts de même que son charretier. Enfin, on vint heureusement à leurs secours, et ils furent sauvés ; on put aussi tirer le cheval et la voiture de l'eau. Cet accident donne une idée des dangers auxquels sont exposés les courageux missionnaires.

Les peuples ont besoin de légendes, comme les petits enfants demandent des contes pour s'endormir.

J. CLARETIE.

On supporte plus aisément d'être inconnu que d'être méconnu.

G. TOURNADE.

Tous les français sont acteurs et les meilleurs ne sont pas sur les planches.

HENRI HEINE

Les mots font souvent plus d'effet que les choses, et les formules que les principes.

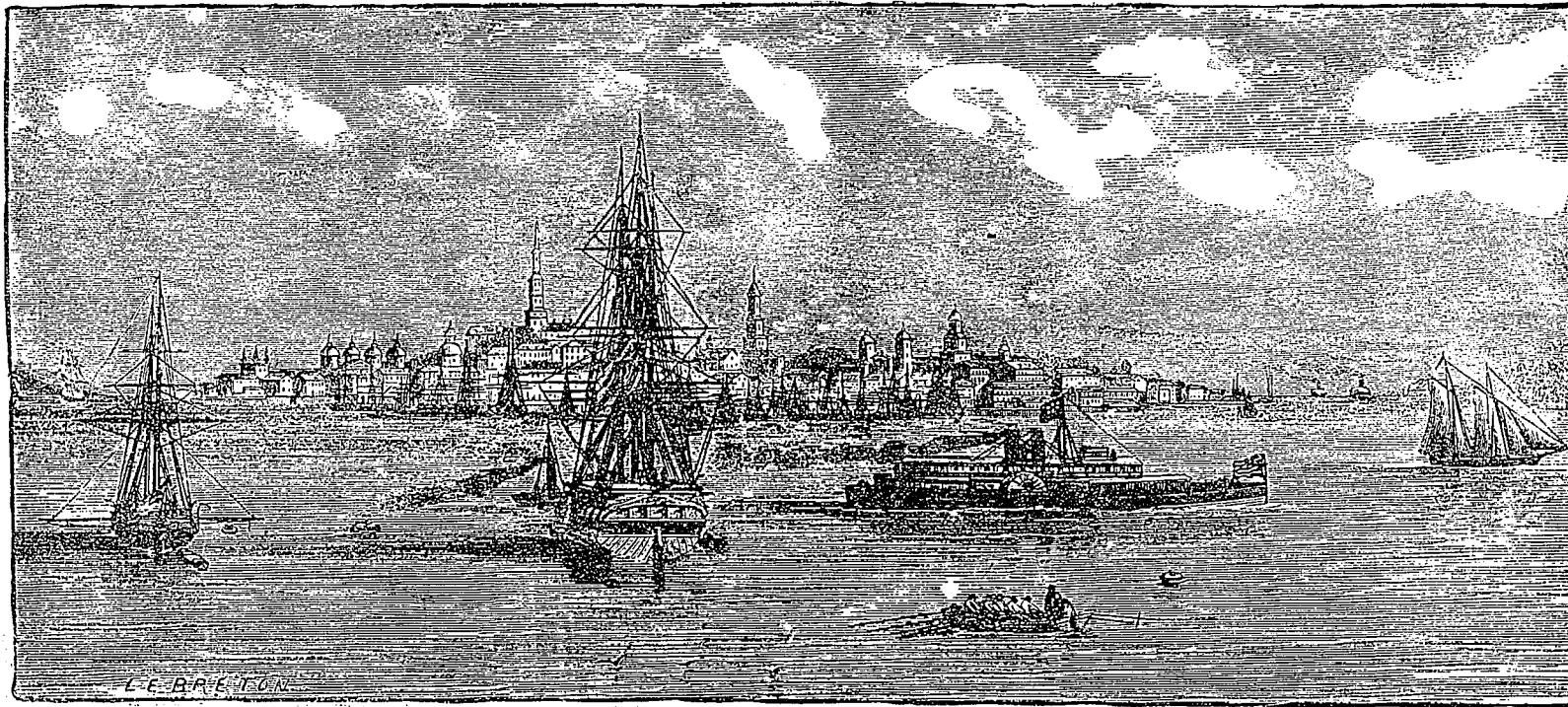
G.-M. VAITOUR.

Les optimistes ont seuls le don de persuader et de conduire les hommes.

MELCHIOR DE VOGUÉ.

L'envie est un hommage involontaire au mérite et la jalousie une reconnaissance douloureuse de son succès.





NORD CONTRE SUD — VUE GÉNÉRALE DE CHARLESTOWN, CAROLINE DU SUD

C'est de la ville dont notre gravure offre l'aspect en 1861, qu'est partie l'étincelle qui a allumé le flambeau de la guerre civile aux Etats-Unis. En raison du vote unanime de la convention réunie à Charlestown, les représentants de la Caroline du Sud dans le Congrès de Washington, signèrent une lettre annonçant que leur État se séparait de l'Union et qu'eux-mêmes se retiraient du Congrès.

Vers le même temps, c'est-à-dire au commencement de janvier 1861, la législature de la Caroline du Sud transmettait une adresse à tous les Etats à esclaves, les invitant à se joindre à elle, et à former une confédération méridionale.

C'est alors que la garnison du fort Moultrie, situé dans la baie de Charlestown, craignant une attaque, évacua ce fort en conformité avec les instructions du président des Etats-Unis de l'époque, M. Buchanan, pour se concentrer dans une autre position de la même baie. C'est cet événement que représente notre gravure de la page 70, dans le dernier numéro.

Au même temps une députation de la Caroline du Sud, chargée de traiter, s'il était possible, des conditions de la séparation avec le gouvernement central, se rendait à Washington à cette fin. Cette démarche n'eut d'autre résultat que celui de faire

envoyer deux navires de guerre à Charlestown.

La Caroline du Sud, ainsi que son nom l'indique, est située au midi de la Caroline du Nord. Bornée par l'Atlantique au sud-est, au sud-ouest le fleuve Savannah la sépare de la Georgie. Lors de l'agitation séparatiste, c'était l'un des États les plus renommés par sa production cotonnière.

Sur une population de 700,000 habitants, les esclaves comptaient pour environ 400,000. Ce fait suffit pour expliquer l'unanimité des sentiments et des passions dans cet État, au début de la guerre civile.

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

I

(suite)

A ce moment, Texar se retourna vers ses compagnons et leur serra la main en disant un "au revoir" si significatif. Après avoir jeté un regard menaçant du côté de M. Burbank, il descendit l'escalier placé à l'arrière du tambour de la roue de babord, et rejoignit l'Indien Squambô. En quelques tours de roues, le steamboat se fut éloigné du quai, et personne à bord ne put soupçonner que la légère embarcation allait se perdre sous les obscurs fouillis de la rive.

"Un coquin de moins à bord ! dit alors Edward Carrol, sans se préoccuper d'être entendu des compagnons de Texar.

— Oui, répondit James Burbank, et c'est en même temps un dangereux malfaiteur. Pour moi, je n'ai aucun doute à cet égard, bien que le misérable ait toujours su se tirer d'affaire par ses alibis véritablement inexplicables !

— En tout cas, dit M. Stannard, si quelque crime est commis, cette nuit, aux environs de Jacksonville, on ne pourra pas l'en accuser, puisqu'il a quitté le *Shannon* !

— Je n'en sais rien ! répliqua James Burbank. On me dirait qu'on l'a vu voler ou assassiner, au moment où nous parlons, à cinquante milles dans le nord de la Floride, que je n'en serais pas autrement surpris ! Il est vrai, s'il parvenait à prouver qu'il n'est pas l'auteur de ce crime, cela ne me surprendrait pas davantage, après ce qui s'est passé ! — Mais, c'est trop nous occu-



per de cet homme. Vous retournez à Jacksonville, Stannard ?

— Ce soir même.

— Votre fille vous y attend ?

— Oui, et j'ai hâte de la rejoindre.

— Je le comprends, répondit James Burbank. Et quand comptez-vous nous rejoindre à Camdless-Bay ?

— Dans quelques jours.

— Venez donc le plus tôt que vous pourrez, mon cher Stannard. Vous le savez, nous sommes à la veille d'événements très sérieux, qui s'aggraveront encore à l'approche des troupes fédérales. Aussi, je me demande si votre fille Alice et vous ne seriez pas plus en sûreté dans notre habitation de Castle-House qu'au milieu de cette ville, où les sudistes sont capables de se porter à tous les excès !

— Bon ! Est-ce que je ne suis pas du Sud, mon cher Burbank ?

— Sans doute, Stannard, mais vous pensez et vous agissez comme si vous étiez du Nord !

Une heure après, le *Shannon*, emporté par le jusant devenu de plus en plus rapide, dépassait le petit hameau de Mandarin, juché sur une verdoyante colline. Puis cinq à six milles au-dessous, il s'arrêtait près de la rive droite du fleuve. Là était établi un quai d'embarquement, que les navires peuvent accoster pour y prendre charge. Un peu au dessus débordait un pier élégant, légère passerelle de bois, suspendue à la courbe de deux câbles de fer. C'était le débarcadère de Camdless-Bay.

A l'extrémité du pier attendaient deux noirs, munis de fanaux, car la nuit était déjà très sombre.

James Burbank prit congé de M. Stannard, et, suivi d'Edward Carrol, il s'élança sur la passerelle.

Derrière lui marchait la métisse Zermah, qui répondit de loin à une voix enfantine :

"Me voilà, Dy !... Me voilà !

— Et père ?...

— Père aussi !"

Les fanaux s'éloignèrent, et le *Shannon* reprit sa marche, en obliquant vers la rive

gauche. Trois milles au delà de Camdless-Bay, de l'autre côté du fleuve, il s'arrêtait à l'appontement de Jacksonville, afin de mettre à terre le plus grand nombre de ses passagers.

Là, Walter Stannard débarqua en même temps que trois ou quatre de ces gens dont Texar s'était séparé, une heure et demie avant, lorsque l'Indien était venu le prendre avec le squif. Il ne restait plus qu'une demi-douzaine de voyageurs à bord du steam-boat ; les uns à destination de Pablo, petit bourg bâti près du phare qui s'élève à l'entrée des bouches du Saint-John ; les autres à destination de l'île Talbot, situé au large de l'ouverture des passes de ce nom ; les derniers, enfin, à destination du port de Fernandina.

Le *Shannon* continua donc à battre les eaux du fleuve, dont il put franchir la barre sans accidents. Une heure après il avait disparu au tournant de la crique Trout, où le Saint-John mêle ses lames déjà houleuses à la houle de l'Océan.

II

CAMDLESS-BAY

Camdless-Bay, tel était le nom de la plantation qui appartenait à James Burbank. C'est là que le riche colon demeurait avec toute sa famille. Ce nom de Camdless venait d'une des criques du Saint-John, qui s'ouvre un peu en amont de Jacksonville et sur la rive opposée du fleuve. Par suite de cette proximité, on pouvait communiquer facilement avec la cité floridienne.

Une bonne embarcation, un vent de nord ou de sud, en profitant du jasant pour aller ou du flot pour revenir, il ne fallait pas plus d'une heure pour franchir les trois milles qui séparent Cambless-Bay de ce chef-lieu du comté de Duval.

James Burbank possédait une des plus belles propriétés de pays. Riche par lui-même et par sa famille, sa fortune se complétait encore d'immeubles importants, situés dans l'État de New-Jersey, qui confine à l'État de New-York.

Cet emplacement, sur la rive droite du Saint-John, avait été très heureusement choisi pour y fonder un établissement d'une valeur considérable. Aux heureuses dispositions déjà fournies par la nature, la main de l'homme n'avait rien en à reprendre. Ce terrain se prêtait de lui-même à tous les besoins d'une vaste exploita-

tion. Aussi la plantation de Camdless-Bay, dirigée par un homme intelligent, actif, dans toute la force de l'âge, bien secondé de son personnel, et auquel les capitaux ne manquaient point, était-elle en parfait état de prospérité.

Un périmètre de douze milles, une surface de quatre mille acres, telle était la contenance superficielle de cette plantation. S'il en existait de plus grandes dans les États du sud de l'Union, il n'en était pas de mieux aménagées. Maison d'habitation, communs, écuries, étales, logements pour les esclaves, bâtiments d'exploitation, magasins destinés à contenir les produits du sol, chantiers disposés pour leur manipulation, ateliers et usines, railway convergeant de la périphérie du domaine vers le petit port d'embarquement, routes pour les charrois, tout était merveilleusement compris au point de vue pratique.

Que ce fût un Américain du Nord qui eût conçu, ordonné, exécuté ces travaux, cela se voyait dès le premier coup d'œil. Seuls, les établissements de premier ordre de la Virginie ou des Carolines eussent pu rivaliser avec le domaine de Camdless-Bay. En outre, le sol de la plantation comprenait des high-hummoks, "hautes terres naturellement appropriées à la culture des céréales, des "low-hummoks," basses terres qui conviennent plus spécialement à la culture des caféiers et des cacaoyers, des "marshs," sortes de savanes salées, où prospèrent les rizières et les champs de cannes à sucre.

On le sait, les cotons de la Géorgie et de la Floride sont des plus appréciés sur les divers marchés de l'Europe et de l'Amérique, grâce à la longueur et à la qualité de leurs soies. Aussi, les champs de cotonniers, avec leurs plants dessinés en lignes régulièrement espacées, leurs feuilles d'un vert tendre, leurs fleurs de ce jaune où l'on retrouve la pâleur des mauves, produisaient-ils un des plus importants revenus de la plantation.

À l'époque de la récolte, ces champs, d'une superficie d'un acre à un acre et demi, se couvraient de cases où demeuraient alors les esclaves, femmes et enfants, chargés de cueillir les capsules et d'en tirer les flocons, — travail très délicat qui ne doit point en altérer les fibres. Ce coton, séché au soleil, nettoyé par le moulinage au moyen de roues à dents et de rouleaux, comprimé à la presse hydraulique, mis en ballots cerclés de fer, étaient ainsi emmagasinés pour l'exportation. Les navires à voile ou à vapeur pouvaient venir prendre chargement de ces ballots au port même de Camdless Bay.

Concurremment avec les cotonniers, James Burbank exploitait aussi de vastes champs de caféiers et de cannes à sucre.

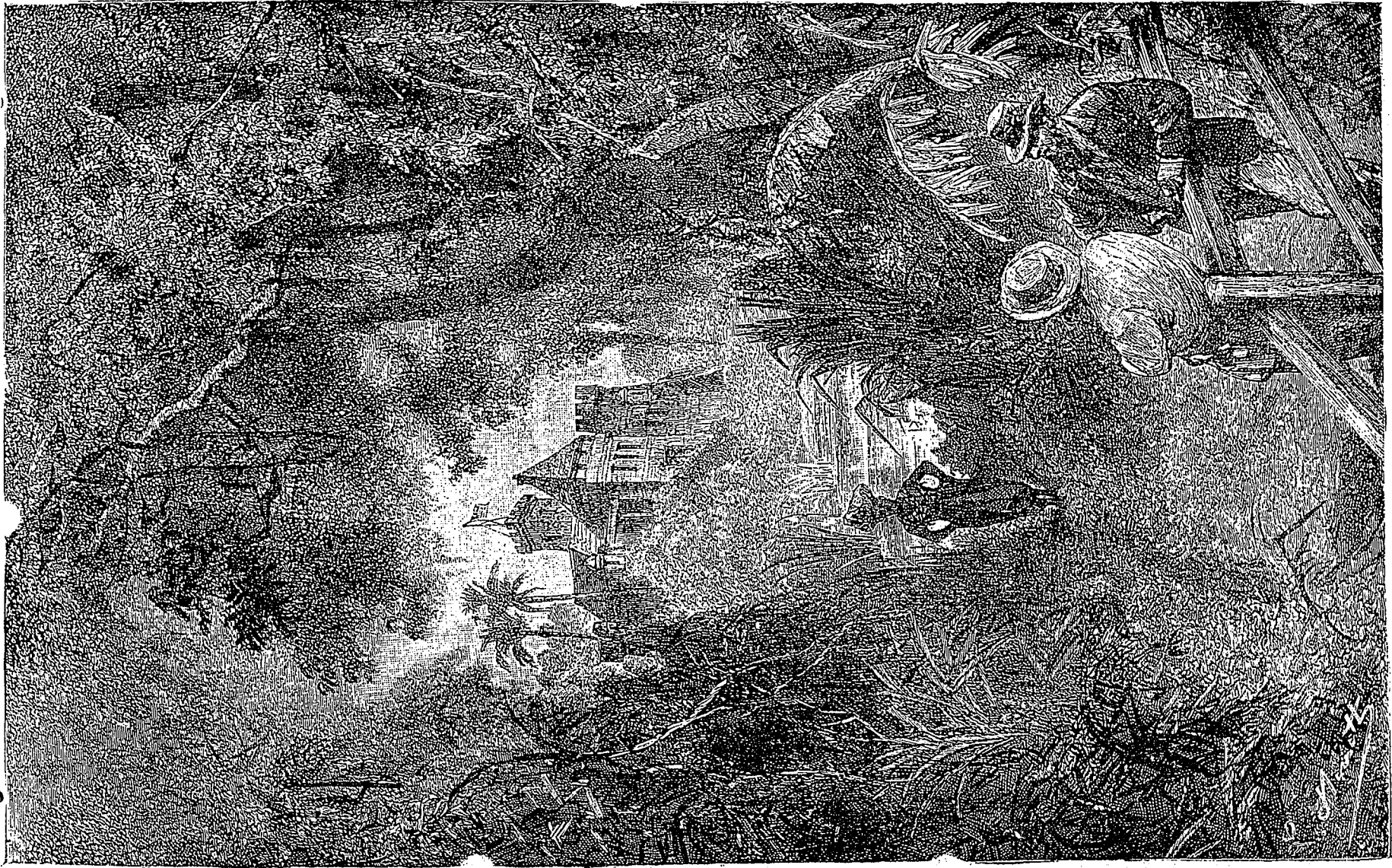
Ici, c'étaient des réserves de milles à douze cents arbustes, hauts de quinze à vingt pieds, semblables par leurs fleurs à des jasmins d'Espagne, et dont les fruits gros comme une petite cerise, contiennent les deux grains qu'il n'y a plus qu'à extraire et à faire sécher.

Là, c'étaient des prairies, on pourrait dire des marais, hérissés de milliers de ces longs roseaux, hauts de neuf à dix-huit pieds, dont les panaches se balancent comme les cimiers d'une troupe de cavalerie en marche. Objet de soins tout spéciaux à Camdless-Bay, cette récolte de cannes donnait le sucre sous forme d'une liqueur que la raffinerie, très en progrès dans les États du Sud, transformait en sucre raffiné ; puis, comme produits dérivés, les sirops qui servent à la fabrication du tafia ou du rhum, et le vin de canne, mélange de la liqueur saccharine avec du jus d'ananas et d'oranges. Bien que moins importante, si on la compare à celles des cotonniers, cette culture ne laissait pas d'être fructueuse.

Quelques enclos de cacaoyers, des champs de maïs, d'ignames, de patates, de blé indien, de tabac, deux ou trois centaines d'acres en rizières, apportaient encore un large tribut de bénéfices à l'établissement de James Burbank.

Mais il se faisait encore une autre exploitation qui procurait des gains au moins égaux à ceux de l'industrie cotonnière. C'était le défrichement des inépuisables forêts dont la plantation était couverte. Sans parler du produit des cannelliers, des poivriers, des oranges, des citronniers, des oliviers, des figuiers, des orangiers, des jaquiers, ni du rendement de presque tous les arbres à fruits de l'Europe, dont l'acclimatement est superbe en Floride, ces forêts étaient soumises à une coupe régulière et constante.

Que de richesses en campêches, en gazumas ou ormes du Mexique, maintenant employés à tant d'usages, en baobabs, en bois corail à tiges et à fleurs d'un rouge de sang, en papiers, sortes de marronniers à fleurs jaunes, en noyers noirs, en chênes verts, en pins australs, qui fournissent d'admirables échantillons pour la charpente et la mâture, en pachiriers, dont le soleil du midi fait éclater les graines comme autant de pétards, en pins-parasols, en tulipiers, sapins, cèdres, et surtout en cyprès, cet arbre si répandu à la surface de la péninsule qu'il y forme des forêts dont la longueur va de soixante à cent milles.



NORD CONTRE SUD — CASTLE-HOUSE

James Burbank avait dû créer plusieurs scieries importantes en divers points de la plantation. Des barrages, établis sur quelques-uns des rios tributaires du Saint-John, convertissaient en chute leur cours paisible, et ces chutes donnaient largement la force mécanique que nécessitait le débit des poutres, des madriers ou planches, dont cent navires auraient pu prendre, chaque année, des cargaisons entières.

Il faut citer, en outre, de vastes et grasses prairies, qui nourrissaient des chevaux, des mules et un nombreux bétail, dont les produits subvenaient à tous les besoins agricoles.

Quant aux volatiles d'espèces si variées qui habitaient les bois ou couraient les champs et les plaines, on imaginerait difficilement à quel point ils pullulaient à Camdless-Bay, comme dans toute la Floride, d'ailleurs.

Aussi, par malheur, trop de serpents d'espèces venimeuses. Voit les représentants du règne animal sur ce magnifique domaine de Camdless-Bay, — sans compter les nègres mâles et femelles, asservis pour les besoins de la plantation, Et de ces êtres humains, que fait donc, cette monstrueuse coutume de l'esclavage, si ce n'est des animaux, achetés ou vendus comme bétail ou bêtes de somme ?

Comment James Burbank, un partisan des doctrines anti-esclavagistes, un nordiste qui n'attendait que le triomphe du Nord, n'avait-il donc pas encore affranchi les esclaves de sa plantation ? Hésiterait-il à le faire, dès que les circonstances le permettraient ? Non, certes ! Et ce n'était plus qu'une question de semaines, de jours peut-être, puisque l'armée fédérale occupait déjà quelques points de l'Etat limitrophe et se préparait à opérer en Floride.

Déjà, d'ailleurs, James Burbank avait pris, à Camdless-Bay, toutes les mesures qui pouvaient améliorer le sort de ses esclaves. Ils étaient environ sept cents noirs des deux sexes, proprement logés dans de larges baracods, entretenus avec soin, nourris à leur convenance, ne travaillant que dans la limite de leurs forces. Le régisseur général et le sous-régisseur de la plantation avaient ordre de les traiter avec justice et douceur.

Aussi, les divers services n'en étaient-ils que mieux remplis, bien que, depuis longtemps, les châtimens corporels ne fussent plus en usage à Camdless-Bay. Contraste frappant avec les habitudes de la plupart des autres plantations floridiennes, et système qui n'était pas vu sans défaveur par les voisins de James Burbank. De là, comme on va s'en rendre compte, une situation

très difficile dans le pays, — surtout à cette époque où le sort des armes allait trancher la question de l'esclavage.

Le nombreux personnel de la plantation était logé dans des cases saines et confortables. Groupées par cinquantaines, ces cases formaient une dizaine de hameaux, autrement dit baracods, agglomérés le long des eaux courantes. Là, ces noirs vivaient avec leurs femmes et leurs enfants. Chaque famille était, autant que possible, affectée au même service des champs, des forêts ou des usines, de manière que ses membres ne fussent point dispersés aux heures de travail.

A la tête de ces divers hameaux, un sous-régisseur, faisant les fonctions de gérant, pour ne pas dire de maire, administrait sa petite commune, qui relevait du chef-lieu de canton. Ce chef-lieu, c'était le domaine privé de Camdless-Bay, enfermé dans un périmètre de hautes palissades, dont les palanques, sortes de pieux jointifs, plantés verticalement, se cachaient à demi sous la verdure de l'exubérante végétation floridienne. Là s'élevait l'habitation particulière de la famille Burbank.

Moitié maison, moitié château, cette habitation avait reçu et méritait le nom de Castle-House.

Depuis bien des années, Camdless-Bay appartenait aux ancêtres de James Burbank. A une époque où les déprédations des Indiens étaient à craindre, les possesseurs avaient dû en fortifier la principale demeure. Le temps n'était pas éloigné où le général Jessup défendait encore la Floride contre les Séminoles.

Pendant longtemps, les colons avaient eu terriblement à souffrir de ces nomades. Non seulement le vol les dépouillait, mais le meurtre ensanglantait leurs habitations que l'incendie détruisait ensuite. Les villes elles-mêmes furent plus d'une fois menacées de l'invasion et du pillage. En maint endroit s'élèvent des ruines que ces sanguinaires Indiens ont laissées après leur passage.

A moins de quinze milles de Camdless-Bay, près du hameau de Mandarin, on montre encore la " maison de sang ", dans laquelle un colon, M. Motte, sa femme et ses trois jeunes filles, avaient été scalpés, puis massacrés par ces bandits.

Mais, actuellement, la guerre d'extermination entre l'homme blanc et l'homme rouge est finie. Les Séminoles, vaincus finalement, ont dû se réfugier au loin, vers l'ouest du Mississipi. On n'entend plus parler d'eux, sauf de quelques bandes qui errent encore dans la portion marécageuse de la Floride méridionale. Le pays n'a donc plus rien à craindre de ces féroces indigènes.

On comprend dès lors que les habitations des colons eussent été construites de manière à pouvoir tenir contre une attaque soudaine des Indiens, et résister en attendant l'arrivée des bataillons de volontaires, enrégimentés dans les villes ou hameaux du voisinage. Ainsi avait-il été fait du château de Castle-House.

Castle-House s'élevait sur un léger renflement du sol, au milieu d'un parc réservé, d'une superficie de trois acres, qui s'arrondissait à quelques centaines de yards en arrière de la rive du Saint-John. Un cours d'eau, assez profond, entourait ce parc, dont une autre enceinte de palanques complétait la défense, et il ne donnait entrée que par un seul ponceau, jeté sur le rio circulaire.

En arrière du mamelon, un ensemble de beaux arbres, groupés par masses, redescendaient les pentes du parc, auquel ils faisaient un large cadre de verdure. Une fraîche avenue de bambous, dont les tiges se croisaient en nervures ogivales, formait une longue nef, qui se développait depuis le débarcadère du petit port de Camdless-Bay jusqu'aux premières pelouses. Au dedans, sur tout l'espace laissé libre entre les arbres, s'étendaient de verdoyants gazons, coupés de larges allées, bordées de barrières blanches, qui se terminaient par une esplanade sablée devant la façade principale de Castle-House.

Ce château, assez irrégulièrement dessiné, offrait beaucoup d'imprévu dans l'ensemble de sa construction et non moins de fantaisie dans ses détails. Mais, pour le cas où des assaillants eussent forcé les palanques du parc, il aurait pu — chose importante surtout — se défendre rien qué par lui-même et soutenir un siège de quelques heures.

Ses fenêtres du rez-de-chaussée étaient grillagées de barreaux de fer. La porte principale, sur la façade antérieure, avait la solidité d'une herse. En de certains points, au faite des murailles, bâties avec une sorte de pierre marmoréenne, se dressaient plusieurs poivrières en encorbellement, qui rendaient la défense plus facile, puisqu'elles permettaient de prendre en flanc les agresseurs.

En somme, avec ses ouvertures réduites au strict nécessaire, son donjon central qui le dominait et sur lequel se déployait le pavillon étoilé des Etats-Unis, ses lignes de créneaux dont certaines arêtes étaient pourvues, l'inclinaison de ses murs à leur base, ses toits élevés, ses pinacles multiples, l'épaisseur de ses parois à travers lesquelles se creusaient ça et là un certain nombre d'embrasures, cette habitation ressemblait plus à un château-fort qu'à un cottage ou une maison de plaisance. (à suivre)

JERUSALEM

SOUVENIR

D'un Voyage en Terre Sainte

CHAPITRE II

(Suite)

Nous rencontrons quelques Bédouins, à la longue lance ferrée, au burnous blanc, au mouchoir jaune et rouge flottant sur les épaules ; des femmes drapées dans leurs longs voiles, trottant sur des ânes, portant des enfants en croupe.

Nous découvrons enfin la montagne de Nazareth, dont les oliviers semblent se détacher des monts de la Galilée. Après que nous avons franchi un dernier sommet, Nazareth se présente à nos regards ravis. Le Sauveur passa trente années de sa vie dans cette vallée. Elle est verte de champs, de bois d'oliviers, et la ville d'où il ne pouvait venir rien de bon s'étage au flanc escarpé de la montagne.

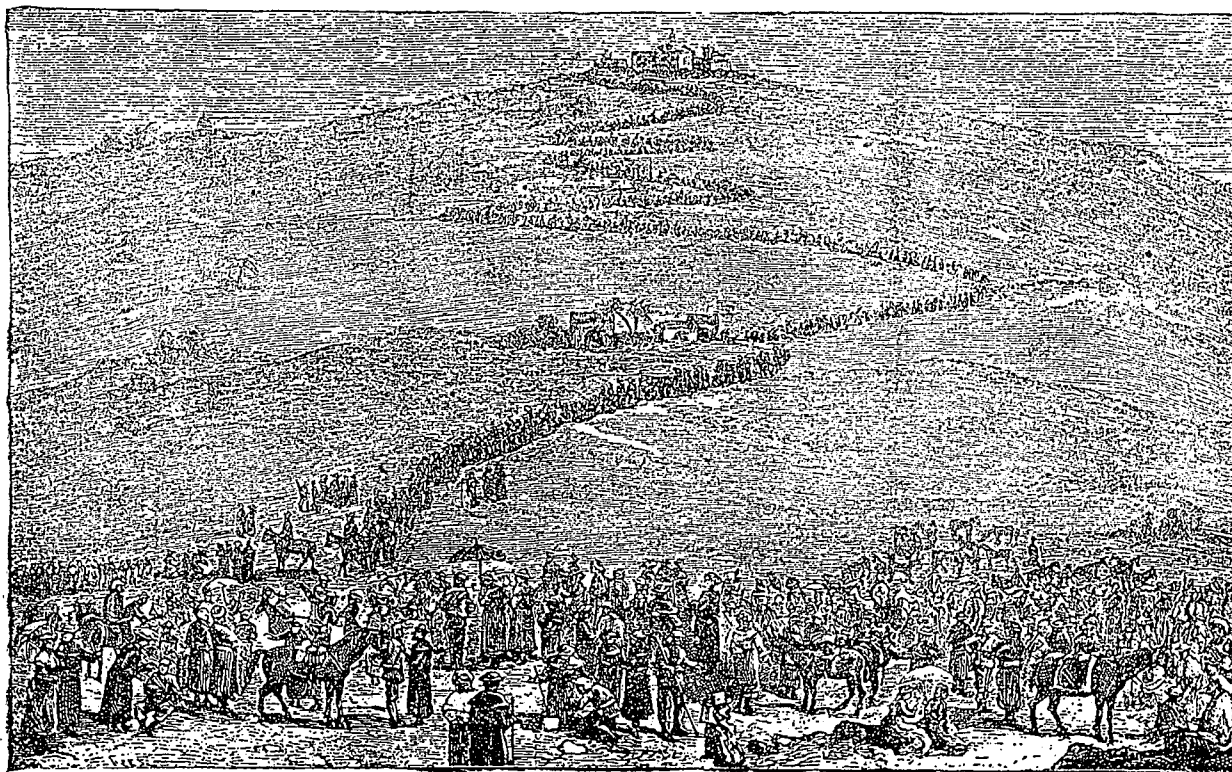
Jésus et Marie ont fait mentir le proverbe concernant cette ville.

Nazareth, c'est-à-dire belle fleur, *flos pulcher*, est bâtie en amphithéâtre sur des bancs de rochers. Des cactus bordent les terrasses. Nous admirons la belle église de l'Annonciation et son élégant campanile ; un peu plus loin, au centre de la ville, se trouve une mosquée avec son minaret.

Les maisons, petites, à toits plats, sont construites avec une espèce de pierre poreuses. Les rues sont étroites et malpropres.

Nazareth compte à peu près 6,000 habitants, dont le plus grand nombre sont musulmans ou grecs schismatiques ; il n'y a que 900 latins et grecs unis.

Les femmes portent ou le costume des champs, la robe blanche flottante, ou le costume citadin, la robe de couleur vive, fendue des deux côtés, le pantalon ample, la veste à taille longue, ouverte sur la poitrine, à larges



LES PELERINS DESCENDENT DU MONT CARMEL ET MONTENT A CHEVAL (SUR LA PLAGE)

manches. Cette population est belle comme celle de Kaïffa. Les enfants ont de charmants visages ronds, bruns, avec des yeux vifs, des cheveux bouclés, des membres délicats : ils rappellent les types d'anges des grands peintres italiens.

Notre arrivée est un événement dans cette ville. Les habitants se pressent dans les rues à notre passage, et nous regardent avec un étonnement majestueux. Les enfants nous tendent la main, en demandant avec persévérance : *Bakchiche ! bakchiche !* On mendie sans respect humain dans ce pays.

Ayant eu la chance d'avoir un bon cheval depuis la dernière halte, j'ai pu arriver avec l'avant-garde au camp splendide, pavoisé de drapeaux français et anglais, établi dans la plaine au bas de la ville. Mais un grand

nombre de pèlerins moins fortunés, épuisés par la soif et la fatigue, furent obligés de stationner longtemps à l'entrée du campement, où l'agence Cook, chargée de l'excursion en Samarie, exerçait un sévère contrôle des billets, afin de constater les droits de chacun avant de l'admettre dans l'enceinte.

Il y a des mécontents et des découragés ; mais le dîner et le sommeil dissipent les nuages, et le lendemain matin on ne voit plus que des visages épanouis en se rendant à l'église de l'Annonciation, où fut célébré solennellement la messe du pèlerinage.

La nouvelle et belle église de Nazareth renferme le sanctuaire souterrain qui faisait partie de la maison de la sainte Vierge. C'est incontestablement de tous les temples de l'univers, celui qui inspire la dévotion la plus

vive, la plus tendre pour Marie, mère de Dieu. L'église est ornée admirablement, comme tous ceux des sanctuaires de la Palestine qui sont entre les mains des pères franciscains. Un large et superbe escalier en marbre blanc conduit dans la grotte où s'accomplit le grand mystère de l'incarnation du Sauveur.

Par deux escaliers étroits, placés aux deux côtés, on monte au maître-autel, élevé sur la roche qui forme la voûte de la grotte ; derrière se trouve le chœur des religieux. L'église est composée de quatre parties : celle de la grotte, au fond ; le corps principal, au milieu le maître-autel et le chœur, en haut ; au-dessus ce dernier est la tribune, où l'on monte par un escalier dont l'entrée se trouve dans le chœur.

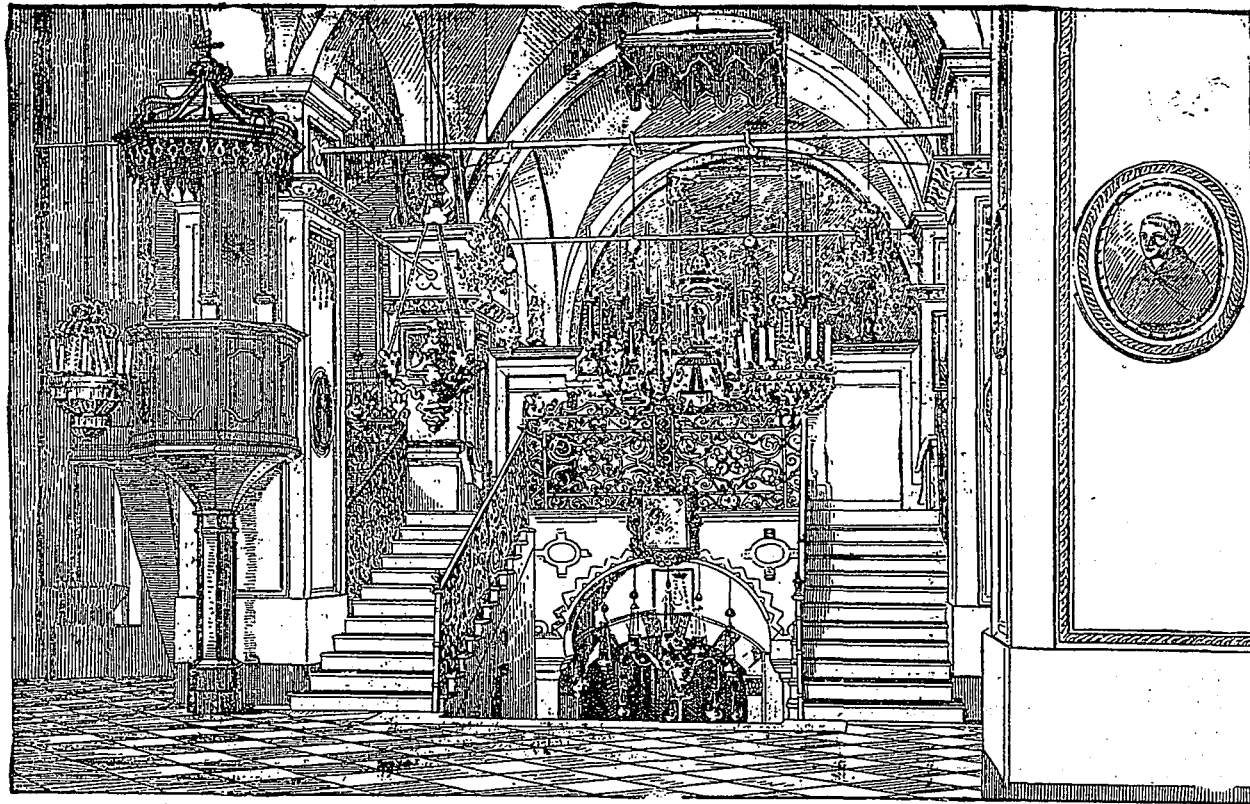
Une partie de la modeste maison qu'habitait la sainte Vierge est creusée dans le roc. Un étroit escalier conduit dans une pièce que l'on croit avoir été la cuisine. La tradition rapporte que l'archange Gabriel, au moment de l'Incarnation du Verbe, se tenait dans la maison qui est à Lorette, et que la sainte Vierge se trouvait dans la grotte à laquelle la maison est attenante : c'est ce qui explique comment la maison de Lorette et la grotte de Nazareth peuvent être également vénérées comme sanctuaire de l'Incarnation.

Saint Louis fut un des derniers pèlerins qui visita ce saint lieu, alors que la sainte maison y était encore. Il s'y rendit en 1252, et communia des mains du légat du Pape, Odon, évêque de Tusculum. Ce n'est qu'en 1291 que la *Santa Casa* fut miraculeusement enlevée. La crypte de l'Annonciation, ou la chapelle de l'Ange, est revêtue de marbre blanc, excepté la voûte. L'autel est également en marbre blanc sculpté ; sur la table de l'autel sont gravés en lettres d'or ces mots : VERBUM CARO HIC FACTUM EST.

Au-dessus de l'autel, un tableau encadré d'argent représente l'Annonciation. La crypte est éclairée par des lampes d'argent : elle forme un rectangle de 8 mètres de long sur 2m,70 de large. A droite est l'autel dédié à saint Joachim et à sainte Anne, l'autel de l'archange Gabriel et de l'Annonciation, l'autel de saint Joseph.

Notre journée à Nazareth a été bien remplie. Le matin, après la messe, nous sommes retournés au campement, où nous avons pris à la hâte notre premier déjeuner, composé de café au lait de chamelle, d'œufs durs, de pain et de fromage ; puis nous avons rejoint un groupe d'obligeants pèlerins, pour visiter d'autres célèbres sanctuaires de Nazareth et prendre quelques vues.

En remontant à la ville, nous eûmes la bonne fortune



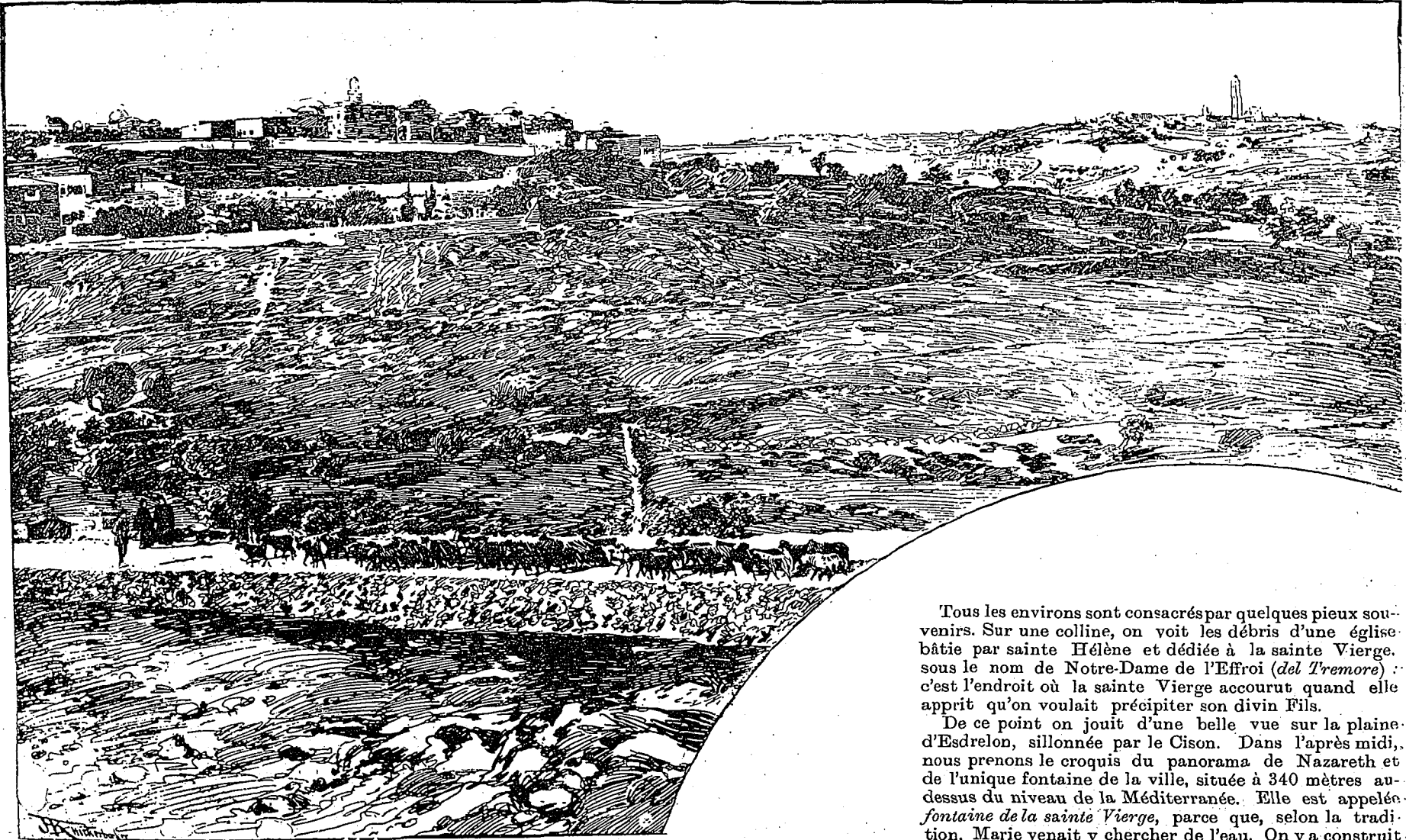
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE L'ANNONCIATION A NAZARETH

de rencontrer l'excellent frère Liévin, qui voulut bien nous accompagner à l'atelier de saint Joseph. C'est une chapelle nouvellement bâtie par les pères de la Terre-Sainte, sur les ruines d'une église construite par les croisés sur l'emplacement de l'atelier de saint Joseph, où Jésus, qui lui était soumis, grandit dans le travail des mains.

Saint Joseph et la sainte Vierge possédaient, outre la petite maison transportée à Lorette, une autre maison où saint Joseph travaillait. L'érudit frère Liévin nous dit qu'en Orient les ouvriers ont toujours leurs boutiques ou leurs ateliers éloignés de la demeure habitée par leur famille.

A peu de distance de cette chapelle se trouve un autre sanctuaire. Selon la tradition, le Sauveur fit en ce lieu un repas avec ses disciples après sa résurrection : de là le nom de *Mensa Christi* (la table du Messie). C'est une grande pierre ronde, qui se trouve dans le fond, en face de l'entrée du sanctuaire.

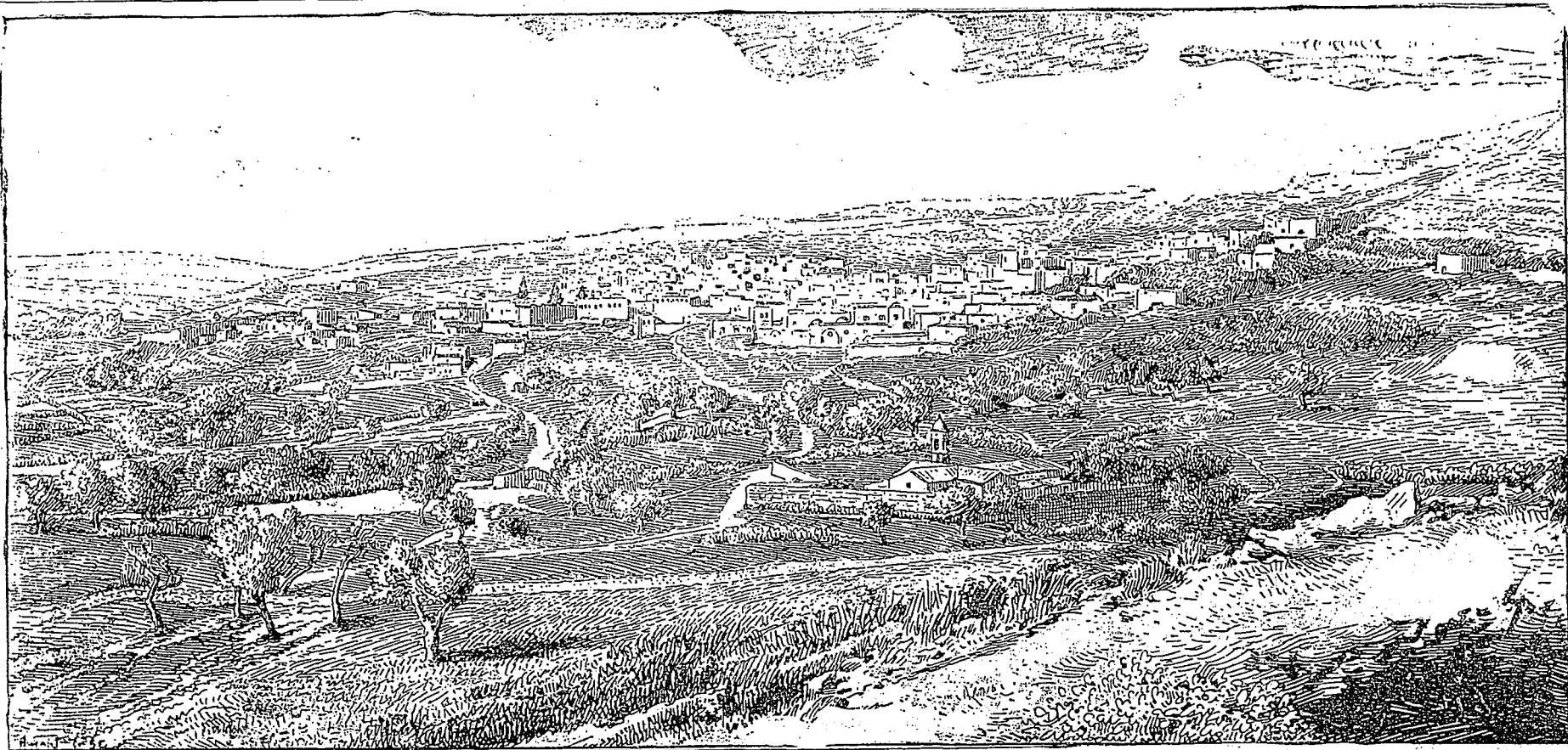
Nous avons visité encore à Nazareth, à peu de distance de la sainte grotte, l'église des grecs unis, construite sur l'emplacement de l'ancienne synagogue, où le Sauveur voulut éclairer ses compatriotes en interprétant les prophéties d'Isaïe qui le concernaient. Ils le chassèrent de leur ville, et voulurent le précipiter du haut d'un rocher ; mais Jésus passa au milieu d'eux et se retira.



LE MONT SIEN ET LE MONT DES OLIVIERS

Tous les environs sont consacrés par quelques pieux souvenirs. Sur une colline, on voit les débris d'une église bâtie par sainte Hélène et dédiée à la sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame de l'Effroi (*del Tremore*) : c'est l'endroit où la sainte Vierge accourut quand elle apprit qu'on voulait précipiter son divin Fils.

De ce point on jouit d'une belle vue sur la plaine d'Esdreton, sillonnée par le Cison. Dans l'après midi, nous prenons le croquis du panorama de Nazareth et de l'unique fontaine de la ville, située à 340 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Elle est appelée *fontaine de la sainte Vierge*, parce que, selon la tradition, Marie venait y chercher de l'eau. On y a construit un petit monument qui n'a rien de remarquable. L'eau y arrive par un aqueduc. La source se trouve à quel-



VUE GENERALE DE NAZARETH

ques mètres de là, dans l'église des grecs non unis.

Le soleil est déjà très bas : il faut se hâter de rentrer au campement. Plusieurs jeunes Arabes, appartenant à la classe aisée, à en juger d'après leurs brillants costumes, s'étaient groupés autour de nous pendant que nous dessinions ; ils faisaient la police en écartant les enfants indiscrets qui nous laissaient à peine la liberté de nos mouvements, en demandant l'éternel *bakchiche*.

Mes protecteurs arabes, sachant quelques mots d'ita-

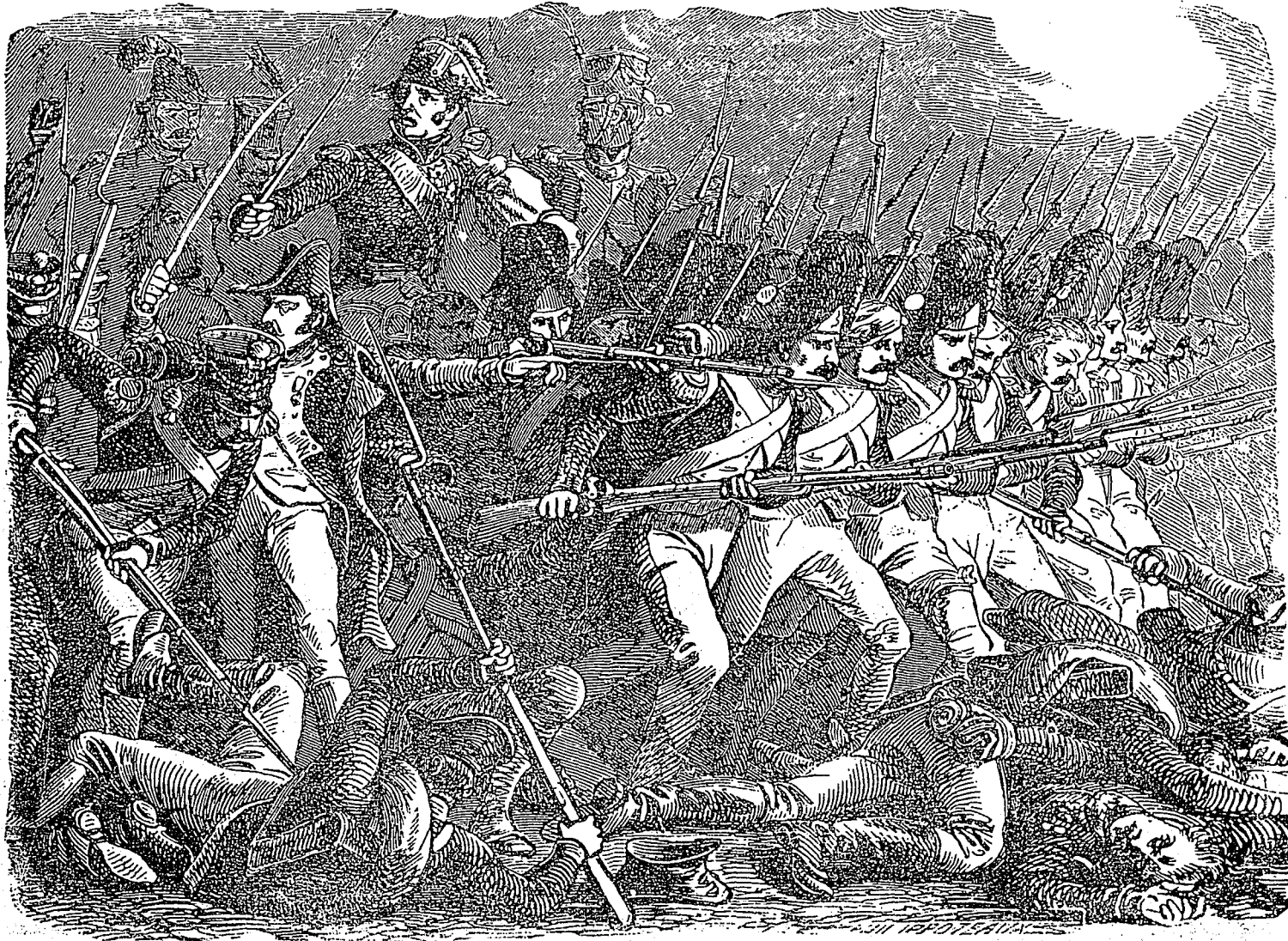
liens, s'offrent de bonne grâce à me servir d'escorte jusqu'au camp. A mon arrivée, le dîner était déjà servi dans les *tentes salons* ; mais je me console facilement de manger ma soupe froide, en songeant à la conversation pittoresque de mes *cicéroni* orientaux.

Dans l'après-midi, on s'occupe à organiser une caravane pour visiter le mont Thabor, Naïm, Cana. Cette excursion, ne demandant qu'une journée, permettait aux pèlerins fatigués, restés au camp, de se reposer un

jour de plus à Nazareth, et de jouir paisiblement de ce saint lieu.

Le soir, nous avons une splendide procession aux flambeaux. On se rend du camp à l'église de l'Annonciation en chantant des cantiques. Ce spectacle produit une profonde impression sur les habitants de Nazareth, accourus en foule sur notre passage.

(à suivre)



LES MARECHAUX DE L'EMPIRE — MORTIER AU COMBAT DE KIERNSTEIN

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON 1^{ER}*Racontée par un Vieux Soldat.*

CHAPITRE XLIV

1815

Dès le dernier mois de 1814, Napoléon se sentit entraîné vers la France par le mécontentement qu'elle éprouvait. L'idée de revenir lui vint d'abord de Paris, par la lecture du *Moniteur*, qui, en lui signalant les aberrations de la politique réactionnaire du gouvernement royale, l'avertit que le moment de son retour était arrivé, comme la lecture des gazettes de Francfort, à Alexandrie, lui avaient donné autrefois le signal de son départ d'Egypte.

Des lettres de Vienne ainsi que de son beau-frère Joachim, à qui il avait pardonné sa défection, et qui avait des agents auprès du congrès, le fortifièrent dans sa pensée, en lui dévoilant le dessein, proposé aux alliés par les ministres français, de l'enlever de l'île d'Elbe et de le transporter à Sainte-Hélène. Deux nobles Anglais, indignés d'un projet de trahison dont la honte allait retomber sur leur nation, quittèrent Vienne et vinrent eux-mêmes donner à Napoléon des détails qui lui confirmèrent l'imminence du péril qu'il courait.

Il n'ignorait pas, d'ailleurs, que le gouvernement royal ne voulait plus exécuter le traité de Fontainebleau, et ces diverses considérations le confirmèrent dans sa résolution. Toutefois, le secret n'en fut confié qu'au roi Joachim, à qui Napoléon prescrivit d'attendre ses ordres pour agir, et à un auditeur au Conseil d'Etat, Fleury de Chaboulon, qui vint de lui-même rendre compte à Napoléon de l'état de choses en France.

Des munitions de guerre furent achetées à Naples,

des armes à Alger, des transports à Gènes. Tout se trouva bientôt prêt pour le départ, une troupe de onze cents hommes, dont six cents de la garde, deux cents chasseurs corses, deux cents fantassins, et cent chevaliers polonais, reçut l'ordre de se tenir prête. L'embarquement eut lieu le 26 février, à huit heures du soir. Napoléon choisit le jour où le commandant de la station anglaise était parti pour Livourne ; et afin d'éloigner tout soupçon, il avait donné lui-même une fête dont sa mère et sa sœur Pauline faisaient les honneurs. Il s'y déroba.

Le sort en est jeté ! dit-il en mettant le pied sur le brick *l'Inconstant*. Ce bâtiment, armé de vingt-six pièces de canon, et six autres petits bâtiments légers, composaient la flottille impériale. Bientôt en perdit l'île de vue. Excepté les généraux Bertrand et Drouot, personne ne savait où l'on allait. Cependant l'opinion commune sur la flottille était que Napoléon débarquerait en Italie ; on s'en inquiétait peu : il était là. *Grenadiers*, dit-il après une heure de route, *nous allons en France ; nous allons à Paris*. Les cris de *vive la France ! vive Napoléon !* s'élevèrent dans les airs, et une joie patriotique reparut sur le front des vieux guerriers de Fontainebleau.

Cependant le vent devint contraire après qu'on eut doublé le cap Saint-André. A la pointe du jour, on n'avait fait que six lieues, et la mer était gardée par les croisières anglaises et françaises. Les marins conseillaient de retourner à Porto-Ferrajo ; mais, comme au retour d'Egypte, Napoléon *voulait arriver en France*, et l'on suivit la direction indiquée.

Son projet, si l'ennemi l'attaquait, était, ou de s'emparer de la croisière, ou d'aller en Corse. Dans le premier cas, il fallait peut-être se battre, et, pour mieux se préparer à cette nécessité, il commanda de jeter à la mer tous les effets embarqués, sacrifice que chacun fit avec plaisir.

Le soir, on découvrit deux frégates ; et un bâtiment de guerre français, qu'on reconnut pour être le *Zéphyr*, vint droit sur la flottille. Napoléon préféra passer incognito avec sa fortune, et ordonna à sa garde de se coucher sur le pont. Une heure après, les deux bricks étaient bord à bord, et le *Zéphyr*, ayant demandé à *l'Inconstant* des nouvelles de l'Empereur, Napoléon lui-même répondit qu'il se portait bien.

Le 28, on reconnut un vaisseau de 74, qui n'aperçut point le bateau de César. Cette journée fut employée à copier trois proclamations, deux au nom de l'Empereur,

l'une aux Français, l'autre à l'armée, et la troisième à l'armée au nom de sa garde. Les ponts se couvrirent de copistes : ce singulier bureau d'état-major écrivant sous la dictée de Napoléon, en vue des croisières ennemies, au milieu de la mer, sur un bâtiment sans défense, des proclamations qui invitaient trente millions d'hommes à arborer la bannière d'un bataillon, est un fait curieux dans cette période si romanesque de la vie de Bonaparte.

Enfin, le 1^{er} mars, mois favori de l'Empereur dans ses prospérités, il revit la terre française, et débarqua au golfe Juan. Les habitants ne lui votèrent pas, comme les Calaisiens à Louis XVIII, une plaque de bronze portant l'emprière du pied qu'il avait posé sur le sol après vingt-cinq ans d'absence ; mais il reçut un bon accueil des paysans que réveilla le bruit du débarquement.

(à suivre)

JE VOUS AI PROMIS DE VOUS SAUVER

Cependant de grands périls attendaient Napoléon dans la suite de ce voyage, qui devait être si bien vengé, un an plus tard, par la marche triomphale du retour de l'île d'Elbe. Lorsque le colonel Campbell, qui continuait d'aller en avant pour éclairer la marche, arriva à Orgon toute la population des environs était rassemblée sur la grande place et criait :

— A bas le Corse, mort au tyran !

Le maire de la ville, le même qui, quinze ans auparavant, s'était presque mis aux genoux de Napoléon, s'approcha de la voiture du colonel anglais :

— Est-ce que vous êtes de la suite de ce scélérat de Bonnaparte ? lui demanda-t-il.

— Non, Monsieur ; je suis attaché aux commissaires des puissances alliées.

— Ah ! vous avez raison de ne pas accompagner ce *coquin là*. Je veux le pendre de mes mains ! Si vous saviez, Monsieur, comme il nous a trompés ! C'est à moi, un des premiers, qu'il adressa la parole à son retour d'Egypte. Alors nous détêlâmes les chevaux de sa voiture pour le traîner nous-mêmes : aujourd'hui je veux me venger des honneurs que je lui ai rendus ; j'attends !

Le premier objet qui frappa la vue de Napoléon en descendant de voiture à l'auberge de la poste, fut un

mannequin habillé à peu près comme lui et suspendu par une corde à une potence plantée à droite de la place. Un groupe considérable entourait, en poussant d'affreuses clameurs, ce mannequin que le vent faisait balancer.

L'Empereur détourna la tête et se hâta d'entrer dans la maison. Elle était comme toutes les auberges de la Provence, bâtie au milieu d'une cour entourée de murs, avec deux portes, l'une, d'entrée principale, l'autre de sortie, et donnant sur une espèce de ruelle qui aboutissait à la grande route. Le maître de l'auberge, voulant soustraire les voyageurs à la colère du peuple, fit fermer la grande porte et pressa les postillons d'amener les chevaux.

On se hâta d'atteler, et la voiture dans laquelle montèrent Napoléon et le général Koller fut enlevée au galop. Les commissaires étrangers, n'ayant pas voulu déjeuner à Orgon payèrent les apprêts déjà faits, et rejoignirent l'Empereur à Saint-Canat, à l'auberge de la Calade, où il était arrivé quelques instants avant eux.

En entrant dans cette autre auberge, Napoléon et son compagnon de voyage s'étaient approchés de la cheminée.

Le piqueur Amaudru et le domestique du général autrichien se tenait respectueusement à quelques pas en arrière.

Selon ses habitudes de familiarité, Napoléon avait adressé la parole à la sœur de l'aubergiste. Cette femme, disait-on blessée l'année précédente par les gardarmes, en défendant son mari malade que ceux-ci voulaient emmener de force, avait juré de se venger et de porter le premier coup à l'Empereur lorsqu'il viendrait à passer. Ses discours respiraient la haine.

Napoléon l'écoutait tranquillement et ne répondait que par monosyllabes aux questions qu'elle lui adressait, tout en surveillant aux apprêts du déjeuner.

— Vous croyez donc, lui disait-elle, que le tyran va bientôt arriver ?

— Mais... oui...

— Tant mieux !... Je suis toujours pour ce que j'ai dit : il faut le jeter au fond du puits avec des pierres par-dessus. Je ne serai contente que lorsque je l'aurai vu là dedans, ajouta-elle en indiquant du geste le puits

qui était à l'extrémité de la cour. Celui-ci a quarante-cinq pieds de profondeur, il y a des pavés tout autour : je me charge de l'opération, moi !

En parlant ainsi, cette femme tourna la tête et remarqua que la seule personne qui n'eût pas son chapeau à la main était précisément celle à qui elle parlait.

En le voyant si calme devant ses injures, toute sa colère s'évanouit, et ce regard puissant de l'Empereur déchu, qui se reposait doucement sur le sien, réveilla



Je vous ai promis de vous sauver ; je vais tenir parole

en son cœur tout ce que la femme y recèle de généreux :

— Ah ! Sire, pardonnez-moi ! s'écria-t-elle en se précipitant à genoux et en saisissant une de ses mains, je suis malheureuse de vous avoir parlé ainsi ! Et se relevant avec vivacité : ils ne vous toucheront pas tant que je serai vivante ! reprit-elle avec un accent sublime.

Pendant ce temps on frappait à la porte d'entrée, et l'on tâchait de l'enfoncer. La jeune femme regardait Napoléon d'un air égaré :

— Je vous sauverai ! s'écria-t-elle de nouveau.

Puis elle s'élança dans la cour. Le maître de l'auberge eut pour Napoléon les plus grands égards.

Le rassemblement formé quelques heures auparavant autour de l'auberge s'était considérablement accru. Si les portes n'eussent été soigneusement barricadées, cette populace se fût certainement livrée aux plus coupables excès. Quelques-uns des forcenés dont elle se composait tenaient à la main une pièce de cinq francs, à l'effigie de l'Empereur, pour mieux le reconnaître à sa sortie.

Pendant ce temps, comme il avait passé deux nuits sans sommeil, il s'était retiré dans une salle voisine et s'était endormi sur une chaise. Lorsqu'on vint l'avertir que tout était prêt pour le départ, d'affreuses vociférations se firent entendre au dehors. On tâchait de nouveau d'enfoncer la porte d'entrée ; enfin elle allait céder aux efforts de la multitude, lorsque la sœur de l'aubergiste parut tout à coup une hache à la main :

— Je vous ai promis de vous sauver, dit-elle à Napoléon, je vais tenir ma parole ; suivez-moi. Et allant elle-même ouvrir la porte : Arrière ! s'écria-t-elle en brandissant sa hache, et faites place !... Ce sont les commissaires des alliés qui vont embarquer le tyran.

A ces mots, à ce geste, la foule s'ouvrit sans reconnaître Napoléon, qui se jeta dans sa voiture ; le marchepied se leva et les postillons partirent. Les cris : à bas Nicolas ! Mort au tyran ! se firent entendre ; une grêle de pierres brisa les vitres de l'auberge et les glaces de la voiture. Les habitants des environs étaient montés dans les arbres qui hordaient la route pour pouvoir insulter impunément Napoléon sur son passage.

Le 27, Napoléon partit pour Fréjus, où il retrouva le colonel Campbell, qui s'était chargé de faire entrer dans le petit port de Saint-Rapheau la frégate anglaise *the Undaunted* (l'Indomptable). Il s'embarqua le 28 avril 1814, à sept heures du soir.

Une demi-heure après, le bâtiment levait l'ancre et faisait route pour l'île d'Elbe. Le colonel Campbell fut le seul des commissaires étrangers qui accompagna Napoléon à bord. Avant de monter dans la chaloupe, ce dernier avait remercié affectueusement le comte Schouvaloff, le général Koller et le baron de Truschess.

Ces commissaires avaient juré que l'assassinat ne souillerait pas les pages de leur itinéraire et ils tinrent courageusement parole. Ils en ont été récompensés dignement : en se remettant entre leurs mains à l'Fontaine-bleau, Napoléon avait légué leurs noms à la postérité.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par

E. D. FORGUES

RELATION DU COMTE.

(Suite)

J'ai maintenant à déclarer, de toutes les forces de ma conviction, que le seul côté faible de ma combinaison n'aurait jamais été découvert, si l'on n'eût d'abord pénétré le seul côté faible de mon cœur. Lorsque Marian fit évader sa sœur, la fatale admiration que cette femme énergique m'inspirait m'empêcha seule de parer ce coup funeste à mes intérêts.

Me fiant à l'anéantissement complet de l'identité de lady Glyde, je hasardai ce péril évident. Je me disais que si Marian et M. Hartright tentaient d'affirmer cette identité perdue, ils s'exposeraient à passer publiquement pour les souteneurs d'une fraude palpable. En butte, dès lors, au discrédit et à la méfiance, ils perdaient tout pouvoir de compromettre mes intérêts ou le secret de sir Percival. Je commettais une erreur grave en me fiant ainsi à un aveugle calcul de probabilités. J'en commis une autre quand Percival eut expié d'une manière si tragique son obstination et sa violence, en sauvant encore lady Glyde que, d'un signe, j'aurais fait rentrer à l'hospice, et en laissant à M. Hartright une seconde occasion de m'échapper. Bref, dans cette crise importante, Fosco se trahit lui-même. Faute déplorable, en désaccord complet avec sa nature ! Cherchez-en la cause dans mon

cœur ! — Cherchez la dans l'image de Marian Halcombe, cette première et dernière faiblesse à noter dans la vie de Fosco.

C'est à l'âge de soixante ans que je fais cet aveu, sans pareil dans l'histoire des hommes. Jeunes gens ! j'en appelle à votre sympathie, jeunes filles ! je réclame de vous quelques pleurs.

Encore un mot, et l'attention du lecteur (cette attention palpitante que j'ai su concentrer sur moi) sera délivrée de l'obsession à laquelle je l'ai soumise.

Ma pénétration intellectuelle m'avertit qu'ici, trois questions seront posées inévitablement par les personnes douées d'un esprit curieux. Je vais les mentionner : je vais y répondre :

Première question. Quel est le secret de ce dévouement absolu avec lequel madame Fosco se consacre à la réalisation de mes vœux les plus téméraires, à l'accomplissement de mes plus profondes combinaisons ? A ceci, je pourrais fort bien répondre en m'en référant à mon propre caractère, en demandant à mon tour : Où donc trouverez-vous dans les annales du monde, un homme de ma classe qui n'ait derrière lui une femme s'immolant elle-même sur l'autel de la vie de cet homme ?

Mais je me rappelle que j'écris en Angleterre ; je me rappelle qu'en Angleterre j'ai pris femme, et je demanderai si, dans ce pays, les obligations conjugales de l'épouse lui laissent le droit d'examiner, de juger les principes d'un époux ? Non, certainement. Elle lui doit sans réserve, tout amour, tout respect, toute obéissance. C'est très-exactement ce que ma femme a pratiqué.

Je me pose ici sur le piédestal de la morale suprême ; et j'affirme, placé à cette hauteur, quel a rempli avec zèle tous les devoirs à elle imposés par l'hymen. Voix calomnieuses, taisez-vous ! Femmes d'Angleterre, je réclame votre sympathie pour madame Fosco !

Question seconde. Si Anne Catherick n'était pas morte à l'époque où elle mourut, qu'aurais-je pu faire ? En ce cas, j'aurais aidé la nature épuisée à trouver un repos permanent. J'aurais ouvert les portes de cette prison qu'on appelle la vie, et procuré à la captive (incurablement frappée dans son esprit et dans son corps) une heureuse délivrance.

Troisième question. En soumettant à une révision équitable et calme toutes les circonstances que l'on connaît, ma conduite a-t-elle encouru quelque blâme sérieux ? — Non, répondrai-je avec toute l'emphase de la conviction la plus légitime. N'ai-je pas évité avec soin de commettre aucun de ces crimes qu'on hait à bon droit, parce qu'ils sont inutiles ?

Avec mes vastes connaissances chimiques, rien de plus facile à moi que d'ôter la vie à lady Glyde au prix de sacrifices personnels immenses : j'ai voulu suivre les inspirations de ma loyauté, de mon humanité, — c'étaient aussi celles de ma prudence, — et, au lieu de lui ôter la vie je me suis borné à lui ôter son individualité.

Qu'on me juge sur ce que j'aurais pu faire. Combien alors, par comparaison je vais paraître innocent, et combien de vertus se manifestent, — indirectement il est vrai, — dans ce que j'ai réellement fait.

J'annonçais, en la commençant, que cette Relation serait un document remarquable. Elle a tout à fait répondu à mon attente. Bon accueil à ces lignes ferventes, — mon dernier legs au pays que je quitte pour jamais ! Elles sont bien dignes de la circonstance, et dignes aussi de

FOSCO.

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER HARTRIGHT.

I

Quand j'achevai le dernier des feuillets écrits par le comte, la demi-heure pendant laquelle j'avais promis de rester à Forest Road était écoulée depuis quelques minutes déjà. M. Rubelle regarda sa montre, et m'adressa un profond salut. Je me levai tout aussitôt, laissant cet agent en possession de la maison déserte.

Jamais je ne l'ai revu, depuis lors ; jamais je n'ai entendu parler de lui, ni de sa femme. Pour venir ramper sur notre route, ils étaient sortis de ces obscurs sentiers qu'habitent la trahison et l'ignominie ; — ils y retournèrent en rampant, et s'y perdirent à jamais dans les ténèbres.

Un quart d'heure après avoir quitté Forest-Road, j'étais rentré à la maison.

Il ne me fallut pas beaucoup de paroles pour expliquer à Marian et à Laura l'issue de ma tentative désespérée, et quel événement prochain devait venir modifier nos trois existences. Je remis à une heure plus avancée du jour les détails que j'avais encore à leur donner, et je me hâtai de retourner à Saint-John's-Wood, afin d'interroger la personne chez qui le comte Fosco avait loué la voiture de remise avec laquelle il était allé à la station pour chercher Laura.

L'adresse qu'il m'avait donné me conduisit à un établissement de location situé à un quart de mille de Forest-Road. Le propriétaire se trouva être un homme parfaitement honnête et courtois.

Lorsque je lui expliquai qu'une importante affaire de famille me forçait à lui demander d'examiner ses livres, afin d'établir une date que pouvait me fournir exactement l'authentique détail de ses affaires quotidiennes, il ne m'opposa aucune sorte d'objections. Le registre fut produit ; et là, sous la date du juillet 1850, la commande avait été inscrite en ces termes :

“ Un Brougham pour le comte Fosco, 5, Forest-Road Deux heures. (John Owen). ”

En m'informant, j'appris que le nom de “ John Owen ” compris dans la commande, se rapportait à l'homme qui avait dû remplir l'office de cocher. Il travaillait, à ce moment même, dans la cour des écuries où sur ma demande, on alla le chercher.

— Vous souvenez-vous, demandai-je, d'avoir, au mois de juillet dernier, pris un gentleman au no 5, Forest-Road, pour le conduire à la station de Waterloo-Brigde ?

— Ma foi, monsieur, répliqua l'homme, je ne saurais trop vous le dire.

— Peut-être ce gentleman lui-même vous aura-t-il laissé un souvenir plus distinct ? Vous rappelez-vous avoir conduit, l'été dernier, un personnage de haute taille et remarquablement gras ?...

Le visage de cet homme s'éclaira aussitôt : — Je me le rappelle, monsieur. Le gentleman le plus gras que j'aie jamais vu : — la pratique la plus lourde que j'aie trainée. Oh ! oui, je me le rappelle, monsieur. Nous allâmes effectivement à la station, et c'est bien de Forest-Road que nous étions partis.

Il y avait à la croisée un perroquet, ou quelque oiseau de ce genre, qui criait à déchirer les oreilles. Le gentleman était particulièrement pressé d'enlever les bagages de la dame qu'il allait prendre ; et il me donna une jolie gratification pour avoir eu l'œil au guet, et m'être procuré les malles sans trop de retard...

S'être procuré les malles ! Je me rappelai aussitôt qu'en me racontant son arrivée à Londres, Laura m'avait parlé de ses bagages dont s'était chargé un individu quelconque, venu à la station avec le comte Fosco. C'était précisément l'homme que j'avais devant moi.

— Vites-vous la dame ? lui demandai-je. Quelle physionomie avait-elle ?... Était-elle jeune ou âgée ?

— Ma foi, monsieur, dans ce tumulte

de gens qui se pressaient et se poussaient je ne pourrais dire très au juste ce qui en était. J'ai beau chercher ; ma mémoire ne me rappelle rien de cette dame... Non, rien... excepté son nom, cependant.

— Son nom ?... Vous vous rappelez son nom ?...

— Oui, monsieur. Elle s'appelait lady Glyde.

— Et comment, ayant oublié son visage, êtes-vous arrivé à vous rappeler son nom ?...

L'homme se prit à sourire, et un peu embarrassé, à s'escrimer de son pied droit autour de sa jambe gauche.

Ma foi, monsieur, répliqua-t-il s'il faut tout vous dire, je venais dans ce temps-là de me marier ; et le nom de ma femme, avant qu'elle l'échangeât contre le mien, était précisément le même que celui de cette dame, — à savoir le nom de Glyde. Ce fut elle-même qui me le dit :

Votre nom est-il sur vos malles, madame ? lui avais-je demandé...

— Oui, répondit-elle, mon nom est sur mes bagages... mon nom est Lady Glyde...

Allons ! me dis-je à moi-même, je n'ai pas d'ordinaire une bien bonne tête pour retenir le nom des personnes ; mais quant à celui-ci, c'est une vieille connaissance, et je ne risque guère de l'oublier... Le temps où tout cela s'est passé, monsieur, je ne saurais trop le dire ; peut-être un an, peut-être six mois. Mais quant au gros gentleman et au nom de la dame, j'en jurerais, au besoin, tant que vous voudrez...

Il était parfaitement inutile qu'il se rappelât l'époque, la date étant positivement établie par le livre d'ordres de son patron. Je comprenais, dès lors, que j'avais en main de quoi faire crouler d'un seul coup l'échafaudage entier de la conspiration.

Sans hésiter une seconde, je pris à part le propriétaire de l'établissement, et lui fis connaître de quelle importance étaient les preuves fournies par son registre de commandes et par son cocher.

Un arrangement fut bientôt pris pour le dédommagement de ce qu'il allait être momentanément privé des services de cet homme ; quant à la mention portée sur le registre, j'en pris moi-même une copie que la signature du patron rendit authentique.

Seulement alors je quittai l'établissement, après être convenu avec John Owen qu'il se tiendrait à ma disposition pendant les trois jours suivants, et même plus longtemps si besoin était.

J'avais maintenant en ma possession tous les documents requis ; une copie en règle du certificat de décès, et la lettre daté de sir Percival étant logées bien en sûreté dans les poches de mon portefeuille.

Porteur de ces preuves écrites, et gardant toutes fraîches dans ma mémoire les réponses du cocher, je me dirigeai, pour la première fois depuis le commencement de toute cette enquête, vers l'étude de M. Kyrle. Je me proposais d'abord, en lui faisant cette seconde visite, de lui raconter ce que j'avais fait. Je voulais aussi le prévenir que j'étais résolu à conduire ma femme à Limmeridge, dès le lendemain matin, pour la faire accueillir et reconnaître publiquement dans la maison de son oncle. Je laissai à M. Kyrle le soin de décider, dans les circonstances données et en l'absence de M. Gilmour, s'il n'était pas tenu, comme *solicitor* de la famille, d'être présent à ce qui allait se passer en cette occasion décisive.

Je ne dirai rien de l'étonnement de M. Kyrle, ni des termes dans lesquels il exprima son opinion sur la conduite que j'avais tenue depuis le début de ces investigations délicates. Le seul point essentiel à mentionner, c'est qu'il prit immédiatement son parti de nous accompagner dans le Cumberland.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure par le premier train : Laura, Marian, M. Kyrle et moi, dans un des compartiments ; John Owen et un des clercs de M. Kyrle avaient leurs places dans un

autre. Arrivés à la station de Limmeridge, nous nous rendîmes tout d'abord à la ferme de Todd's-Corner. Il était fermement arrêté dans mon esprit que Laura ne mettrait pas le pied chez son oncle avant d'y avoir été formellement reconnu comme nièce de l'opulent châtelain.

Je laissai Marian régler la question des logements avec mistress Todd, dès que la bonne femme fut un peu remise de la stupéfaction où nous l'avions jetée en lui faisant connaître le but de notre arrivée dans le Cumberland ; et je convins avec le mari que John Owen serait confié à la cordiale hospitalité des domestiques de la ferme. Ces mesures préliminaires ayant été prises, M. Kyrle et moi partîmes ensemble pour Limmeridge House.

Je ne saurais, en vérité, m'étendre sur les détails de notre entrevue avec M. Fairlie ; car je ne puis en évoquer le souvenir sans un sentiment mêlé d'impatience et de mépris, qui me le rend tout à fait répulsif. Je préfère donc constater simplement que j'en vins à mes fins. M. Fairlie essaya de nous traiter d'après son système habituel.

Nous laissâmes passer, sans y prendre garde, les insolentes politesses qui marquèrent de sa part le début de notre conférence. Nous entendîmes ensuite, sans la moindre sympathie, les protestations par lesquels il voulut nous convaincre que la découverte du complot l'avait littéralement “ bouleversé ”.

Il finit par gémir et se lamenter comme un enfant qu'on tourmente ; — “ Pouvait-il deviner que sa nièce était vivante, quand on lui disait qu'elle était morte ? Il recevrait avec plaisir la chère Laura, pourvu qu'on lui donnât le temps de se remettre. Nous semblait-il avoir la mine d'un homme dont il faut hâter la fin par des tracasseries perpétuelles ? non, n'est-ce pas ? Eh bien, alors, pourquoi le tracasser ainsi ?... ”

Il réitéra ses doléances, chaque fois que s'en offrit l'occasion, jusqu'au moment où j'y mis un terme en le plaçant résolu-

ment entre deux alternatives inévitables. Je lui donnai le choix entre la justice qu'il devait rendre à sa nièce, dans les termes par moi fixés, — ou les conséquences qu'entraînerait pour lui la revendication publique des droits de Laura devant une cour de justice. M. Kyrle, vers lequel il se tournait pour implorer son existence, lui dit en termes fort nets qu'il fallait trancher la question sur place et à l'heure même. Choissant alors d'une manière caractéristique, le parti qui devait plus tôt lui ôter tout ennui, toute anxiété personnelle, il déclara, dans un soudain élan d'énergie, "qu'il n'avait pas la force de supporter de nouvelles violences, et que nous pourrions, sans qu'il y ait obstacles, faire tout ce qu'il nous plairait."

M. Kyrle et moi nous descendîmes aussitôt pour rédiger de concert la formule d'une circulaire destinée à tous ceux des tenanciers qui avaient suivi les funérailles apocryphes, au nom de M. Fairlie. Ils étaient convoqués pour le surlendemain à Limmeridge-House. Un sculpteur de Carlisle reçut ordre en même temps d'expédier au cimetière de Limmeridge, un de ses ouvriers, afin d'effacer une inscription funéraire.

M. Kyrle, qui devait coucher au château, se chargea d'obtenir que M. Fairlie apposât après lecture, au bas de ces diverses lettres, sa signature autographe.

J'employai à la ferme le jour d'intervalle qui m'était laissé, en rédigeant un précis historique de la "conspiration," et j'y ajoutai un exposé de faits qui donnaient le plus formel démenti au décès de Laura. Avant de le lire, le jour d'après, aux tenanciers assemblés, je soumis ces documents à M. Kyrle. Nous convînmes aussi de l'ordre dans lequel, à l'issue de cette lecture, nous ferions entendre les témoignages qui devaient la corroborer.

Ceci réglé, M. Kyrle essaya de détourner la conversation sur les affaires de Laura. N'y connaissant rien, ne désirant y rien connaître, et doutant d'ailleurs

qu'il approuvât, à son point de vue d'homme d'affaires, la détermination que j'avais crue devoir prendre par rapport à l'intérêt viager que ma femme possédait dans les dix mille livres léguées jadis à madame Fosco, je priai M. Kyrle de m'excuser si je m'abstenais de discuter avec lui ces questions.

Je pus lui dire, en toute sincérité, qu'elles se trouvaient intimement associées à ces chagrins, à ces malheurs passés dont nous ne parlions jamais entre nous, et qu'il nous était instinctivement pénible de discuter avec des étrangers.

Mon dernier travail, à l'approche du soir, fut de me procurer "la Relation de la tombe funéraire", en prenant copie, avant qu'elle fut effacée, de l'inscription menteuse qui déshonorait encore la sépulture de famille.

* *

Le jour vint, — le grand jour où Laura reparut dans cette salle à manger de Limmeridge-House que nous connaissions si bien. Toutes les personnes qui s'y trouvaient réunis se levèrent de leurs sièges au moment où elle entra, conduite et soutenue par Marian et moi. Dans leurs rangs coururent, à l'aspect de son visage, un ébranlement de surprise, un murmure d'intérêt que nos yeux et nos oreilles purent aisément saisir.

M. Fairlie était présent (je l'avais formellement exigé), ayant à ses côtés M. Kyrle. Son valet de chambre se tenait derrière lui, d'une main tenant un flacon d'odeurs, de l'autre un mouchoir blanc, fortement imprégné d'eau de Cologne.

J'ouvris la procédure, en appelant M. Fairlie à dire publiquement si j'étais là de son aveu, et s'il sanctionnait expressément mes paroles. Il étendit ses bras vers M. Kyrle, et vers son valet de chambre, se souleva sur ses jambes avec leurs secours, et ensuite s'exprima dans ces termes :

Permettez-moi de vous présenter M. Hartright. Je suis aussi peu valide que jamais ; il aura l'extrême obligeance de parler pour moi. Le sujet qu'il va traiter est terriblement ardu, veuillez lui prêter l'oreille ; et ne pas faire de bruit ! . . . "

A ces mots, il se laissa lentement retomber dans son fauteuil, et chercha refuge derrière son mouchoir parfumé.

Suivit la révélation du complot, lorsque j'eus présenté sous la forme la plus abrégée et la plus simple mes explications préliminaires. Je me trouvais là (dis-je à mes auditeurs) pour déclarer en premier lieu que ma femme, présentement assise à côté de moi, était la fille de M. Philip Fairlie ; en second lieu, pour établir, par ces faits positifs, que les funérailles auxquelles ils avaient fait cortège dans le cimetière de Limmeridge était celles d'une autre femme ; troisièmement enfin pour leur rendre compte fort simplement, de la manière dont tout cela s'était fait.

(la fin prochainement)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE . . .
ANÉMIE . . .
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

*** SANTE ET BEAUTE ***

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Les Belles Femmes

La beauté est une affaire de goût ; cependant nous pouvons tous être du même avis sur un point : On voit rarement réunies chez une personne, une santé délabrée à la beauté des formes ou des traits. Le désir qu'éprouve une femme malade d'être semblable à une compagne qui n'a jamais connue la souffrance, dont les joues sont rondes et rosées par la santé, dont l'oeil vif, le pas élastique indique la jouissance entière des bienfaits de la vie, ce désir est tout naturel et pourtant le sort de celle qu'elle envie pourrait être le sien, si elle profitait des moyens à sa portée.



Mlles Lizzie et Clara Robitaille

"Ma sœur et moi," nous dit Mlle Lizzie Robitaille, "avons été guéries par vos merveilleuses Pilules Rouges ; nous étions très faibles et très pâles, irrégulières : nous sommes aujourd'hui en excellente santé, nous travaillons avec courage et énergie, nos forces sont revenues, notre teint est rose, nous mangeons avec appétit et nous jouissons d'une santé parfaite."

Les Pilules Rouges du Docteur Coderre
Pour Femmes...
Pâles et Faibles

Sont spécialement pour les maladies des femmes ; elles ne guérissent pas tous les maux. En vente partout, 50 cts la boîte ; 5 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez :
CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dépt. Médical, B. P. 2306, Montréal.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

LA REVUE CANADIENNE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES.

Chaque livraison est illustrée de nombreuses et belles gravures.

La REVUE CANADIENNE embrasse dans son programme toutes les manifestations de notre littérature nationale dans le domaine de la religion, de la philosophie, de l'histoire, de la littérature et des beaux-arts. A côté d'articles sérieux elle publie des romans et des nouvelles toujours empreints d'une idée de haute morale. Une chronique très alerte tient au courant des événements remarquables dans la politique, l'histoire, le mouvement social du Canada et des autres pays. La REVUE CANADIENNE est par excellence la revue de la famille. Ajoutons que par le charme des gravures dont chacune de ses livraisons est ornée elle constitue en même temps qu'un plaisir pour l'esprit une récréation pour les yeux, inspirant en même temps l'amour du bien et du beau.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour le Canada et les Etats-Unis : **\$2.00** PAR ANNEE.

Tous les abonnements commencent avec le numéro de Janvier de chaque année.

DEMANDEZ UN NUMÉRO SPÉCIMEN.

C. O. BEAUCHEMIN & FILS

Editeurs de la REVUE CANADIENNE.

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 et 258 Rue Saint-Paul, Montréal.

LIVRES POPULAIRES

ET

OUVRAGES DIVERS.

On peut aussi trouver ces ouvrages chez les Libraires et dans les Dépôts de journaux du Canada et des Etats-Unis.

Méthode pour réciter le saint Rosaire.....	0 03.
Méthode pour réciter le saint Rosaire, avec gravures.....	0 06.
Petit mois de saint Joseph.....	0 05.
Petit mois du sacré Cœur de Jésus.....	0 05.
Le Petit Catéchisme de Québec, non illustré.....	0 05.
Le Petit Catéchisme de Québec, illustré de 37 gravures.....	0 10.
Tableau-Catéchisme, contenant la doctrine et la morale chrétienne EN IMAGES, composé par le R. P. Lacombe, O.M.I., missionnaire, pour l'instruction des sauvages, des enfants et des personnes ne sachant pas lire. Ce beau tableau mesure 24 pouces sur 36. Il est imprimé en couleurs sur beau papier fort. Le texte explicatif est en français et en anglais.....	0 25.
N.B.—A cause de son format le <i>Tableau-Catéchisme</i> ne peut être expédié par la poste, que plié. Pour les Etats-Unis il est sujet aux droits de douane sur les gravures.	
Cantiques des Missions ou Recueil de prières et de cantiques, relié.....	0 30.
Bible illustrée (petite), ou récits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, par Mgr Bourquard, orné de 140 gravures, cartonné.....	0 45.
Miroir (le) des âmes, ou exposition des différents états des âmes par rapport à Dieu, conformément à la réalité ou aux idées allégoriques de la foi, à l'usage de tous ceux qui désirent leur salut ou qui veulent contribuer à celui des autres, avec gravures, relié.....	0 60.

Petit Arsenal du Catholique ou traité élémentaire de controverse : l'Eglise catholique et le protestantisme. Réponses à toutes les attaques des protestants contre l'Eglise catholique, par l'abbé A. Mailloux, vicaire général, gros volume, 412 pages, relié.....	0 75
Vies des Saints pour tous les jours de l'année, beau volume avec 368 gravures.....	1 00
Histoire de Jésus-Christ d'après les Evangiles et la Tradition, par l'abbé Bourassé, nombreuses gravures.....	1 00
L'Annuaire de Marie , ou le véritable serviteur de la sainte Vierge, exercices sur les mystères de la vie de la sainte Vierge; exemples frappants des merveilles opérées par la dévotion à Marie; pratiques et prières des Saints et des serviteurs de Marie, par l'abbé Menghi-d'Arville, beau volume de 616 pages, relié.....	1 50

LIVRES D'HISTOIRES, ROMANS, CONTES, ETC.

Histoire de Napoléon Ier , par de Norvins, gros volume avec plus de 500 gravures.....	2 75
Histoire naturelle , extraite de Buffon et de Lacépède, grand volume avec 200 gravures.....	1 00
Dictionnaire complet illustré de la langue française, par P. Larousse. 1144 pages, 2000 gravures, 35 tableaux encyclopédiques, 27 cartes géographiques, dont 7 <i>spéciaux au Canada</i> , 260 portraits de personnages célèbres du Canada et des autres pays, 5,000 articles géographiques et historiques concernant le Canada. Fort volume, relié.....	1 00
La Muse populaire , romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique, 480 pages.....	0 60
Le Médecin des pauvres , grand roman, par Xavier de Montépin.....	0 50
Les Mille et une Nuits , contes arabes, ornés d'un grand nombre de gravures.....	0 50
Le Pèlerin de Sainte-Anne , roman canadien, par Pamphile Le May, nouvelle édition complète en un volume.....	0 50
Ris et Croquis , historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme.....	0 50
Maudite! grand roman à sensation, par ***.....	0 50
Cuisinière canadienne (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, con-	

fitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc. 1 vol., élégamment relié en toile.....	0 50
Albert ou l'Orphelin catholique , par A. Thomas. L'auteur, sous forme d'un roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit.....	0 50
L'Enfant mystérieux , roman canadien, par Eug Dick.....	0 50
Les Secrets de la Maison-Blanche , ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman, par L. B.....	0 50
Nouveau cours de langue anglaise , d'après la méthode d'Ollendorff. Système facile, simple et rapide pour apprendre la langue anglaise.....	0 40
David Tétu et les Raiders de Saint-Alban . Episode de la guerre américaine, 1864-65, relié.....	0 40
L'Usurpateur , grand roman de la vie réelle, en trois parties. 460 pages.....	0 40
Histoire de Montferrand , athlète canadien, par Benj. Sulte, avec un portrait de Montferrand.....	0 40
La Mayeux , roman, par Xavier de Montépin.....	0 40
La Malédiction d'un père , roman, par Emile Richebourg.....	0 35
Le Succès du salon , chansonnier avec musique.....	0 35
L'Album du chanteur , nouvelles romances et chansons, avec musique.....	0 35
Le Plaisir au Salon , romances et chansons nouvelles, avec musique.....	0 35
L'Enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet. Histoire véritable recueillie par M. l'abbé Proulx.....	0 30
Armand Durand ou la promesse accomplie, roman canadien par Mme Leprohon.....	0 30
Le Manoir de Villeraï , roman canadien par Mme Leprohon.....	0 30
François de Bienville , scènes de la vie canadienne au 17 ^e siècle, roman, par Joseph Marmette.....	0 30
Une Apparition , épisode de l'émigration irlandaise au Canada, par Eraste d'Orsonnens.....	0 30
Nouvelle Lyre canadienne . Recueil de chansons canadiennes et françaises. Nouvelle édition considérablement augmentée.....	0 30
Chansons comiques , nouveau recueil contenant des romances, chansonnettes, etc., etc., avec musique, par J. A. Blondin.....	0 30
Amour et Haine , ou le drame de Bicêtre, grand roman.....	0 25
Le Chemin des larmes , roman à sensation.....	0 25
L'Enfant du Forçat , roman, par Louis Letang.....	0 25
Félix Poutré , ou échappé de la potence. Souvenirs d'un prisonnier d'Etat en 1837.....	0 25